

## No. I—ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

### ART. I. — LES GENRES DE COMPOSITION.

**Pédagogie.** — Il est utile d'habituer de bonne heure les plus jeunes élèves à écrire, à concevoir des idées, à les ordonner, à les développer. Œuvre délicate nuancée à l'infini, très laborieuse en pratique.

Qui ne sait que *l'imitation* est naturelle à l'enfance?—Faites donc des essais d'imitation faciles, simples, gradués, concernant les sujets les plus communs, les plus agrémentés et les plus attrayants pour leur âge. Il n'est pas besoin de livres : le tableau noir est le maître ; jamais vous n'en userez trop. Apprenez à la classe à faire un *calque*, sur des phrases mises à gauche, par un essai placé à droite Crayonnez un *croquis*, une *esquisse* courte, nette, précise. Passez ensuite à un *portrait*, à un *parallèle*, à un *récit*, à une *description*. N'oubliez pas la façon de composer une *lettre*, un billet concis, bien pensé, bien senti.

La *Revue*, en 1902, a consigné des modèles, des analyses, des essais nombreux. Réduisez les à quelques idées, à quelques phrases : vous aurez ainsi un thème facile et tout trouvé pour votre enseignement.

Notez, enfin, qu'il est par ces **essais** que vous ferez apprendre l'orthographe, la grammaire, la syntaxe, la littérature dans ses éléments primitifs.

Voici d'ailleurs quelques exemples.

### ART. II. — EXEMPLES DE COMPOSITION.

#### A. — L'imitation.

1. "Napoléon ne pouvait se consoler de la perte de son trône."

*Imitation.* — Ma mère ne pouvait se consoler de la mort de mon frère.

Mon père était inconsolable du départ de son fils aîné.

Une mère ne peut se consoler, quand elle perd son époux..., sa fille..., son enfant !

Comment une enfant se console-t-elle du décès de son père? — O douleur de l'orpheline, quand elle n'a plus de mère!...

2. "Dans sa douleur, Napoléon se retrouvait malheureux d'avoir survécu à défaite de Waterloo."

*Imitation.* — Dans sa tristesse, une mère se sentait malheureuse de survivre à son enfant.

Dans sa douleur, mon père se voyait malheureux de se séparer de son fils, peut-être pour toujours.

Dans son isolement, l'orpheline était malheureuse de survivre à son père... sa mère : elle pleurait ceux qu'elle avait perdu pour jamais !

Quelle douleur, quelle tristesse de survivre à ceux que l'on aime tant!...

Comment survivre à la mort de ses enfants, de ses parents? L'on se sent malheureux et l'on voudrait mourir à son tour.

Marie, à la mort de Jésus, se sentait malheureuse dans son isolement et en l'absence de son Fils.

3. "Continuez ce sujet, si banal et si commun : faites une phrase sur la *solitude*, le *silence*, la visite à l'église, au cimetière, la prière, la résignation chrétienne... Vous aurez ainsi, peu à peu à peu, traité un sujet qui sera utile aux enfants, en procédant du moins au plus."

### ART. III. — POESIES A IMITER.

#### Le Petit Savoyard. — Le retour.

##### I.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !

*Imitation.* — Au soleil d'été, que les montagnes sont belles ! belles avec leurs hauts sommets, leurs neiges, leurs glaces perpétuelles!...

Les sommets des Laurentides, au soleil couchant, sont beaux quand ils se détachent sur un ciel bleu. — Oh ! qu'ils sont beaux les sommets silencieux, au soleil d'été, sur les rives du Saint-Laurent !

Tout dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter :  
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.

*Imitation.* — La verdure et les fleurs nouvelles, tout, sur le versant des collines, concourt à enchanter l'âme...

Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !  
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

*Imitation.* — Heureux qui, sur les rives du grand fleuve, peut longtemps respirer ! Heureux qui les revoit, quand il les a quittées depuis longtemps!...

##### 2.

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,  
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?  
C'est un enfant... ; il marche, il suit le long chemin  
Qui va de France à la Savoie.

*Imitation.* — Quel est ce voyageur que les Etats renvoient aux rives du Saint-Laurent? Seul, au loin dans la plaine, un bâton à la main, il vient: c'est un jeune Canadien!... Il s'avance à grand peine; il suit le long trajet qui conduit des Etats à sa patrie...

## 3.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier:  
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,  
Et, dans son sac de toile blanche,  
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

*Imitation.* — Il borde l'étroit sentier des Laurentides. Ne dirait-on pas qu'il a revêtu, ce matin, son habit du dimanche? Qu'a-t-il dans ce sac de toile blanche, suspendu à ses épaules? C'est un pain de froment qu'il garde tout entier.

## 4.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière?  
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,  
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,  
Et n'ait reconnu sa chaumière.

*Imitation.* — Il est facile de changer ainsi toutes les strophes qui suivent, en les appliquant au jeune Canadien qui rentre des Etats dans son pays natal: le sujet devient alors local, attrayant, facile. La leçon vaut la peine, et ce qui est trop général, trop étranger aux élèves, devient spécial, intéressant, patriotique.

Il est facile de modifier certains détails, de faire des suppositions nouvelles, locales, conformes aux conditions où se trouvent les élèves.

## 5.

Les voilà! tels encore qu'il les a vus toujours,  
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!  
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours:  
Il est si près de son village!

## 6.

Toujours joyeux il arrive et regarde... Mais quoi!  
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!  
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée!  
Et l'enfant plein de trouble: "Ouvrez, dit-il, c'est moi."

## 7.

La porte cède: il entre; et sa mère attendrie,  
 Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,  
 Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie:  
 — "N'est-ce pas mon fils qui revient?"

## 8.

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle  
 — "Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, dit-elle;  
 Et depuis quelque jours je te l'ai fait savoir;  
 Car je ne voulais pas mourir sans te revoir!"

## 9.

Mais lui: "De votre enfant vous étiez éloignée;  
 Le voilà qui revient: ayez des jours contents;  
 Vivez; je suis grandi: vous serez bien soignée;  
 Nous sommes riches pour longtemps."

## 10.

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,  
 Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait:  
 Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
 Et le pain de froment que pour elle il gardait.

## 11.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine;  
 Et son œil se fixait, de larmes obscurci,  
 Sur un grand crucifix de chêne,  
 Suspendu devant elle et par le temps noirci.

## 12.

— "C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
 Et des petits enfants, qui du mien a pris soin;  
 Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères  
 Appelaient mon fils de si loin.

## 13.

"C'est le Christ du foyer que les mères implorant,  
 Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.  
 Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;  
 Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.

“Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?  
 Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;  
 Elle mourrait sans toi.” — L'enfant, à ce discours,  
 Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,

Disant : “ Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! ”

ALEX. GUIRAUD.

**Remarques.** — Ce petit chef-d'œuvre est universellement connu, comme l'une des plus belles *élégies* ou romances domestiques. le sentiment y est pur, religieux, patriotique et filial à la fois. L'analyse, l'imitation, la mise en prose de ses vers, à petite dose évidemment, sont très propres à élever l'âme des enfants. Il n'est pas de sujet plus intéressant ni plus profitable.

## N° II. — HISTOIRE DU CANADA.

XVII. Leçon.

**Montcalm et ses lieutenants. — Premières Victoires. — Prise de Louisbourg. — Carillon! — Revers des Français.**

### I. — Montcalm et ses lieutenants.

Au printemps de 1756, le marquis de Montcalm, accompagné d'un brillant état-major, débarquait à Québec. La cité de Champlain n'avait jamais vu arriver, d'un coup, autant d'officiers de mérite.

Montcalm appartenait à une illustre famille. Il reçut une éducation très soignée et entra très jeune dans l'armée. Quand il reçut, avec l'ordre de passer au Canada, le grade de lieutenant général du roi, il portait déjà de glorieuses blessures. On ne pouvait choisir un général plus brave pour défendre la Nouvelle-France. On avait dit de ses ancêtres : “La guerre est le tombeau des Montcalm.” Lui écrivit, à son tour, au ministre de la guerre : “Nous combattrons, nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie.”

Parmi les lieutenants de Montcalm on remarquait surtout le chevalier de Lévis, son digne élève, Bougainville et Bourlamaque, officiers distingués.

La lutte que viennent entreprendre ces héros est désespérée. En effet, il s'agit de défendre le Canada contre soixante mille Anglais. On n'a à leur opposer que six à sept mille soldats. Ceux-ci, mal nourris, mal chaussés, mal payés, manquent même de munitions de guerre. A Québec on mange de la chair de cheval et on manque de pain.

## 2. — Premières Victoires.

Montcalm débuta par de brillantes victoires. Apprenant que les Anglais voulaient tenter un suprême effort pour s'emparer de la colonie, il décida de prendre l'offensive. Il commença par attaquer le fort Chouaguen (aujourd'hui Oswego, Etat de New-York). Le siège est à peine mis devant la place que Rigaud de Vaudreuil, suivi de Canadiens et de sauvages, traverse à la nage la rivière Oswégo, sous le feu de l'ennemi, et s'empare des hauteurs dominant le fort. Ceci décide de la victoire, Chouagen est forcé de se rendre, et Montcalm peut écrire à sa mère: "Les Anglais se sont rendus prisonniers de guerre au nombre de 1,780... Je leur ai pris cinq drapeaux, 113 canons, 5 bâtiments de guerre et une énorme quantité d'approvisionnement. Nous n'avons perdu que trente hommes tués ou blessés."

La prise de Chouaguen jeta la terreur parmi les Anglais. Pendant plusieurs mois la Virginie et la Pennsylvanie furent pillées par des bandes de Canadiens et de sauvages. Le Chevalier de Villiers, à la tête d'une petite troupe, alla prendre le fort de Grenville, à vingt lieues de Philadelphie.

Quelques mois plus tard Montcalm prend le fort George, situé à la tête du lac Saint-Sacrement. Deux mille trois cents prisonniers anglais tombent entre les mains des Français. Malheureusement la barbarie des sauvages vient souiller cette belle victoire. Les prisonniers ont obtenu leur liberté à condition de ne pas combattre contre la France pendant dix-huit mois. Pendant qu'ils sont en marche pour le fort Edouard les sauvages les attaquent et en tuent un grand nombre.

## 3. — Prise de Louisbourg.

En juin 1758, les Anglais envahissent le Canada par trois points différents: Louisbourg, Carillon, Duquesne.

Une flotte de cent cinquante voiles, commandée par l'amiral Boscawen, entra dans la baie Gaborousse le 2 juin. Au bout de plusieurs jours le général Amherst, commandant en chef de l'armée de terre, réussit à débarquer 14,000 hommes.

Louisbourg, avec ses remparts écroulés en plusieurs endroits, sa garnison exténuée de fatigue et de privations, n'était guère en état de résister à des forces aussi considérables. Drucour, gouverneur de la place, voulut cependant sauvegarder l'honneur du nom français, et résista pendant deux mois avant de capituler. Madame Drucour seconda héroïquement son mari. On la voyait tantôt sur les remparts pointant et tirant le canon contre l'ennemi, tantôt visitant les blessés, distribuant des récompenses aux meilleurs combattants, relevant et soutenant le courage de tous. Quand Louisbourg se rendit huit cents soldats étaient morts ou blessés, douze cents étaient malades.

Toute l'île Royale (Cap-Breton) se ressentit de la prise de Louisbourg. Lord Rollo détruisit tous les établissements français qui s'y trouvaient. Il en fit autant dans l'île Saint-Jean (Prince-Edouard), et des milliers d'Acadiens durent fuir devant la haine du vainqueur.

#### 4. — Carillon!

"Ah! quelles troupes que les nôtres, s'écriait Montcalm, le soir de la bataille de Carillon, je n'en ai jamais vu de pareilles!" Et il avait raison, on ne trouve, dans aucune histoire, un plus beau fait d'armes.

Au général anglais Abercromby échut la tâche d'attaquer Carillon (Ticondéraga, Etat de New-York). Il avait sous ses ordres 16,000 hommes. Montcalm, secondé par des braves comme Lévis, Broulmaque, Raymond, Saint-Ours, Lanaudière, Gaspé l'attendait avec trois mille soldats et miliciens. Les Français étaient retranchés derrière des abatis d'arbres serrés et élevés. Quand Abercromby donna l'ordre de marcher contre les retranchements français il était sûr d'une victoire facile. Il fut bientôt détrompé. Montcalm laisse l'ennemi s'approcher à cinquante pas des retranchements, puis commande le feu; trois mille balles sèment le carnage parmi les Anglais. Ceux-ci reculent pour revenir vingt fois à la charge. Pendant six heures on combat avec acharnement des deux côtés. Abercromby est forcé d'abandonner le champ de bataille, où il laisse cinq mille morts ou blessés. Du côté des Français on compte à peine quatre cents hommes tués ou blessés.

#### 5. — Revers des Français.

La brillante journée du 8 juillet eut un triste lendemain. Un mois après la mémorable victoire de Carillon, le fort Frontenac (Kingston) tomba entre les mains des Anglais. N'ayant que soixante dix soldats, Noyan, commandant de la place, ne chercha pas

à lutter contre Bradstreet qui était à la tête de trois mille hommes. Au fort Duquesne (aujourd'hui Pittsburg, Pennsylvanie) était réservé le même sort. Quand le colonel Forbes s'y présenta avec six mille soldats, les Français l'avaient abandonné.

Il est facile de voir que, à part la victoire de Carillon, la campagne de 1758 avait été désastreuse pour nos armes. Elle avait préparé le lugubre drame de 1759 auquel nous allons assister.

A consulter. — "Montcalm et Lévis", 2 volumes, par l'abbé H. R. Casgrain.

## N° III. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

### ART. I. — LES GENRES DE COMPOSITION.

**Pédagogie.** — Si les genres sont une convention et un procédé, il importe néanmoins de les délimiter et de les classer. Nous croyons l'avoir fait bien souvent.

Toutefois, comme rien ne supplée à l'impression actuelle, à l'attention précise, à l'enseignement positif et réel, nous cédon au plaisir et à l'intérêt des lecteurs, en revenant sur les données déjà bien saisies.

Formez vos élèves à la composition de la *lettre*, aux diverses catégories de lettres : la correspondance est sans doute affaire personnelle, dépendante de mille circonstances. Encore convient-il d'y initier la jeunesse. — Nous renvoyons les Maîtres et les Maîtresses à l'année 1902. Voir là même les ouvrages indiqués dans la Bibliographie.

Il serait d'utilité pratique, à cette époque de l'année à son déclin, de demander à chaque élève une, deux, trois lettres, celles même que l'on doit écrire au nouvel an ou en décembre. Laissez toute liberté à chacun de produire un développement naturel, simple, plein d'aisance et d'à-propos.

Vient alors la correction, l'amélioration du sujet traité. Il semble que chaque copie doit se corriger à l'encre rouge et se remettre ensuite à son propriétaire, sans divulguer la teneur de son manuscrit à toute la classe. Mais le professeur pourrait faire choix de ce qui est à reprendre dans un certain nombre de copies, pour tracer un enseignement précis à tous ses élèves.

Gardez-vous d'un blâme universel, d'une série de reproches inutiles et humiliants. Mettez au tableau noir des phrases, des tours, des mots : dites pourquoi la correction est nécessaire, utile ; montrez ce qu'il convient de mettre en place de ce qu'il faut retrancher, omettre, changer. Ne laissez rien échapper : ni le dispositif de la lettre, ni les paragraphes, ni la conclusion.

Voilà un labeur profitable, initiateur des plus jeunes aux convenances du style épistolaire.

N.B. — Si vous aviez quelques lettres modèles, surtout de Louis Veuillot, vous plairiez beaucoup par cette leçon indirecte. Nous en avons cité plusieurs.



## ART. II. — EXERCICES PRATIQUES.

## A.—Lettre à un bienfaiteur.

Cher bienfaiteur,

Le nouvel an ramène l'heure des souhaits et des sentiments. C'est un devoir bien doux à mon cœur, quand la reconnaissance l'impose et dicte les vœux à transmettre.

Soyez assuré, cher bienfaiteur, que c'est un bonheur et un plaisir extrême pour moi de vous renouveler l'expression de toute ma gratitude. Je sais ce que je vous dois; chaque jour, le souvenir m'en revient suave et pressant; aujourd'hui je tenais à vous l'écrire, comme j'aimerais à vous l'exprimer de vive voix. Les vacances prochaines de Noël m'en donneront la facilité, je l'espère.

Puisse la nouvelle année, cher bienfaiteur, vous apporter la santé, la prospérité et le bonheur! Dieu veuille accorder à mes prières la réalisation des souhaits que je forme pour vous et à toutes vos intentions!

Veuillez agréer,

Cher bienfaiteur,

l'assurance de ma sincère reconnaissance et de mon attachement inaltérable.

L. L.

## B.—Souhaits à un Supérieur.

Cher et vénéré M. le Supérieur,

Au retour du nouvel an, vos enfants viennent à vous comme à un Père.

Père, en vérité, de la jeunesse catholique qui a séjourné sous ce toit, qui s'est dispersée, dans la succession des années scolaires, dans les carrières diverses de la vie.

Père, aussi, du personnel enseignant qui, aujourd'hui comme hier, se dévoue et dépense forces et talents, conjointement à vos vœux et soumis à votre sage direction, pour la formation de la jeunesse qui les associe à votre personne dans leur commune estime et gratitude.

Père, surtout, de cette institution dont vous êtes la tête et le cœur, ce qui veut dire la vie, l'âme, la lumière par votre intelligence et par votre volonté.

A un tel Père, nous, les enfants, nous venons offrir un sentiment unanime de piété filiale, d'obéissance et soumission inaltérables, de confort dans l'épreuve, d'admiration de vos vertus, d'af-

fection profonde et perpétuelle, comme les enfants le doivent à l'égard d'un Père qui les aime, qui leur donne d'incessants témoignages, qui voudra bien agréer leurs vœux de félicité, de santé, de succès, et qui se plaira à les bénir!

### Souhaits de bienvenue à Mgr Duhamel.

Monseigneur,

Au lendemain de vos excursions apostoliques, vous venez à nous comme un Père.

Père, assurément, des catholiques du diocèse, et par les sollicitudes, et par le dévouement, et par les devoirs qui vous incombent. Trente-deux années de vie pastorale n'ont point su épuiser les forces de l'esprit, les énergies de la volonté, les sentiments du cœur le plus désintéressé et le plus aimant! Aussi bien, comme Père de la famille diocésaine, votre Grandeur a vu se multiplier le nombre de ses membres: et, c'est sans doute une récompense déjà, que ce couronnement de vos longs labeurs.

Père, encore, du groupe catholique de la capitale, vous avez l'œil toujours ouvert sur les œuvres, sur les maisons religieuses, sur les paroisses et sur les diverses associations, sur les écoles primaires et secondaires. Ici encore, votre Grandeur a vu s'épanouir et fructifier, les institutions variées qui ont toutes bénéficié de vos lumières, de vos conseils de direction, de vos actes de sincère attachement, de désintéressement sympathique et inaltérable.

Père, surtout, de cette Université dont vous êtes la tête, du vieux collège Saint-Joseph, dont vous êtes à la fois l'ancien élève, l'ami, le frère aîné... C'est une joie pour votre cœur; c'est pour nous et pour l'institution un honneur et une gloire!

Aussi bien, Monseigneur, il convient et il est urgent de proclamer que, sous les rayons de la même foi, sous la chaleur de la même charité divine, sous l'impulsion du même moteur hiérarchique, nous tous, élèves du cours commercial, du cours classique, du cours de philosophie, sans distinction de provenance diocésaine ni d'origine naturelle, aujourd'hui comme hier, nous tenons à donner à votre Grandeur l'assurance de la concorde et de l'harmonie, de l'union forte, de la dilection sainte. Nous avons été, dans nos études et dans nos devoirs réciproques et dans nos relations avec l'autorité, nous avons été hier et nous serons demain, des enfants respectueux et soumis, des condisciples édifiants et sympathiques, toujours liés d'âme, d'esprit, de cœur à la chère institution qui fait notre fierté et légitime orgueil.

A elle, à ceux qui la dirigent, nous renouvelons tous les sentiments d'attachement inviolable!

A tous nos condisciples présents et anciens, nous gardons la même estime et la même bienveillance réciproque!

A votre Grandeur, nous voulons garantir un sentiment unanime de piété filiale, de soumission et de dépendance inaltérable, de confort dans l'épreuve, d'admiration de vos vertus, de gratitude et d'affection profondes, comme les enfants le doivent à l'endroit d'un Père qui les aime, qui en donne un nouveau témoignage, qui voudra bien agréer leurs protestations de fidélité, et, qui se plaira à les bénir.

### ART. III. — POESIES DIVERSES.

#### A. — France, écoute bien!

##### I.

O France! écoute bien celui-là : c'est Corneille!  
Un autre est orateur, poète, historien;  
Il te forme l'esprit et te charme l'oreille:  
Celui-là, c'est Corneille! O France, écoute bien!

##### 2.

Le devoir et l'honneur, l'héroïsme et la gloire,  
Ce faisceau de grandeur et d'immortels liens,  
Ces mots qui sont la langue et qui furent l'histoire,  
Ces grands noms, Corneille les a fait cornéliens!

##### 3.

Quel fou les a raillés de sa lèvre flétrie?  
D'où nous vient sur ces dieux ce doute désolé?  
Quel être sans famille a nié la Patrie?  
Qui donc a dit: "Tu mens!" quand Corneille a parlé?

##### 4.

Ah! faiseurs de pamphlets et chercheurs de doctrines,  
C'est vous, les impuissants, qui nous avez détruits!  
C'est votre esprit qui vient crier sur nos ruines:  
"Ne sois d'aucun devoir, tu n'es d'aucun pays!"

##### 5.

Noble France! on t'excite, on crie, on te harangue,  
Ah! mon pauvre pays, souviens-toi de Babel!  
N'écoute qu'une voix, sauvegarde ta langue,  
Quand tu n'as qu'un devoir et que tu sais lequel.

## 6.

Et quoi que l'on te prouve, et quoi que l'on t'allègue,  
 Quel discours peut valoir ces deux mots triomphants :  
 "Meurs ou tue"! Un soufflet t'a renversé, don Diègue?  
 Ne pleure pas de honte, appelle tes enfants.

## 8.

Et toi, Corneille, toi, Père du grand courage,  
 Redis-nous ces leçons dont tu forgeais des cœurs,  
 Le calme dans l'effort, la lutte après l'outrage,  
 Redis-nous la Patrie, et refais-nous vainqueurs.

Bravo pour Corneille, bravo pour Paul Déroulède, qui frémit à travers ses vers ! bravo pour Nisard qui a laissé de lui ce mot profond :

"Le jour où Corneille cesserait d'être populaire en France, nous cesserions d'être une grande nation !" — Et si ce jour devait se lever jamais, je sais un pays où Corneille le normand continuerait d'être populaire, c'est — sur le sol de Nouvelle-France !!

## B.—Jours gris.

O les jours sans soleil où tout semble détruit :  
 Leur teinte attristée plus que le noir de la nuit !

O le mutisme affreux des branches dénudées,  
 —Cerveaux d'où sont partis ces oiseaux, les idées!—

O le regard vitreux et morne de l'étang,  
 Où du ciel, délayé dans du brouillard, s'étend !

O les lèvres des fleurs, lèvres inanimées  
 Que le soleil voluptueux a trop aimées !

Il ne reste plus rien du visage enchanté  
 Que la nature avait, le printemps et l'été!...

Car, d'avoir vu pleurer les arbres, feuille à feuille,  
 De quelque grand espoir détruit le ciel s'endeuille.

Muse, regarde errer sous le ciel nébuleux  
 Mes rêves, qui ne sont que des oiseaux frileux.

L'idéal est le nid que leur frisson réclame  
 Dès qu'ils sont envolés des réseaux de mon âme.

Mais, pour bâtir ce nid, je n'ai plus le butin  
De tous les brins d'espoir qu'emporte le destin.

Je sais que de leur mort fatale viendra l'heure,  
Puisque la bise du malheur souffle... et je pleure.

Je pleure en regardant tourner dans l'air gris  
Mes rêves inquiets avec de sombres cris.

Chers oiseaux, qui jadis montiez vers la lumière,  
Vous ne me direz plus la chanson coutumière...

Car mon cœur, ébloui de son passé vermeil,  
N'aura plus désormais que des jours sans soleil!

**Hélène Séguin.**

**Remarque.** — Voilà une *élegie*, composée de distiques ou deux vers par deux vers.

Il est regrettable que l'on soit amené à lire deux fois la pièce pour la bien comprendre. C'est paraît-il, de cette façon qu'il est convenu de penser et de composer aujourd'hui : il faut savoir se laisser deviner.

Peut-être, en brisant le vers, en mettant en prose ces images et ces pensées arriverait-on à une jolie petite page de prose élégante. Essayez donc !....

### C.—L'Automne.

C'est déjà le soir. C'est déjà l'automne.  
Pourtant le soleil sur nous brille encore ;  
Avant de mourir, voyez comme il donne  
Aux vignes, aux bois, sa pourpre et son or.

Il garde à ces jours de grâce dernière  
Son plus vif éclat, ses plus doux rayons.  
L'été, le printemps ont moins de lumière  
Que ces soirs divins que nous respirons.

Ainsi la jeunesse en nous est plus belle  
Quand nous la sentons menacée et frêle ;  
Nous goûtons l'amour avec plus de choix.

Mettez votre main sur mon cœur et dites  
Aux chocs de mon sang courant sous vos doigts  
Si, plus jeune, un cœur peut battre aussi vite...

HENRY BORDEAUX.

**Remarques.**— Ce sonnet est écrit dans un style simple, vrai, naturel : comparez ce langage à celui des "Jours gris", et vous constaterez vous-même et tout de suite la différence.

Au point de vue du *rythme*, ce sonnet est charmant et irréprochable. Par exemple, dites ces mots.

C'est déjà le soir...

Comptez 1.2.3.4.5, aussi vite que vous prononcez ces syllabes... Continuez, ainsi, les mots.

C'est déjà l'automne.

Si vous poursuivez, vous constaterez que tous les vers se cadencent ainsi, en les coupant au milieu.

Concluons que fond et forme, ce sonnet est fort bien réussi : la diction en sera facile et goûtée.

-Au contraire, faites l'expérience semblable, pour le *rythme* des "Jours gris" vous trouverez six syllabes :

O les jours sans soleil...

mais, dans le vers suivant, si vous essayez de le dire :

Leur teinte attriste...

il n'y en a plus que quatre : ce qui est moins cadencé, moins rythme, moins poétique, donc plus prosaïque.

#### D.—Fin d'automne.

Ce sont les derniers jours de l'automne. Je crois  
 Qu'un certain charme exquis et pénétrant émane  
 De la plaine, des cieux, des eaux calmes, des bois  
 Que baigne une vapeur bleuâtre et diaphane.  
 O mon âme, rêvons!... Puissions-nous retenir,  
 Pour prolonger longtemps cette saison divine,  
 La blonde vision des mois qui vont finir,  
 Car on pressant déjà l'hiver... on le devine.

Ah! remplissez nos yeux avides de clarté,  
 De vos ors lumineux, de vos pourpres sanglantes,  
 Grands arbres qui semblez un décor enchanté,  
 Feuilles qui frémissiez au vent, étincelantes!  
 Translucides rameaux déployant au soleil  
 Vos palmes, éventails vivants géminés d'opales,  
 Et vous, auréolés par un nimbe vermeil,  
 Juncs souples aux sommets d'or bruni, roseaux pâles!

Devant ce déploiement intense de couleurs,  
 Comment croire à Novembre austère et monotone?  
 A des matins sans vie, à des soirs sans lueurs,  
 Après cette féerie étrange de l'automne?...

Ah! bénissons l'hiver, car il n'est pas la mort,  
 Il n'est que le repos nécessaire des choses,  
 Qui prépare en secret, pour nous ravir encor,  
 De lentes mais toujours sûres métamorphoses;  
 Et quand la neige aura, sous son épais manteau,  
 Protéger les espoirs de la saison future,  
 Tu te réveilleras pour un printemps nouveau,  
 Eternellement jeune et féconde, ô nature!

CHARLOTTE PITOU.

N. B. — Cette pièce est meilleure que "Jours gris", moins prétentieuse, plus naturelle, plus vraie. Les quatre saisons y sont touchées délicatement. La rime est neuve souvent et inattendue : deux qualités que l'on subit sans souci et sans gêne.

#### E.—Impressions du sol.

L'automne est le temps de la réflexion. Il n'est pas de saison où l'esprit s'apaise davantage, et dans le recueillement auquel la nature l'invite, fasse plus ample provision d'inspirations saines.

Quand les feuilles aux tons mêlés de jaune, de brun, de rouge, commencent à couvrir le sol d'un manteau splendide; quand des guérêts entr'ouverts se dégagent la bonne odeur de la terre remuée; quand un rayon de soleil vient sécher et dorer le tout, je ne connais pas de fête comparable pour les yeux.

Le fond de l'air est piquant. C'est le moment de la dernière promenade avant la rentrée pénible, ou du dernier tour de chasse.

Il faut être seul ou à peu près. A peu près, car un bon chien est un excellent compagnon. On s'en va, longeant la bordure des bois, sans hâte, le pas posé bien d'aplomb sur cette terre que l'on aime et sur laquelle, comme le corps, l'esprit et le cœur cherchent instinctivement leur appui.

Quelles bonnes conversations avec soi-même, interrompues seulement par le bonjour au laboureur, avec lequel volontiers on s'attarde à causer, tandis que les bœufs se reposent tout entourés de vapeur. Propos toujours les mêmes, dont le ton cordial corrige la banalité, sur le beau temps qu'il fait aujourd'hui ou sur les averse de la semaine passée...

...Le jour tombe, et une petite flèche d'église aperçue dans la clairière m'indique mon chemin. La bruyère violette s'assombrit, tandis que le couchant prend des teintes de rose clair qui charment le regard, dont la nuance varie à chaque seconde et qu'aucun artiste ne rendra jamais.

Peu à peu tous les bruits s'éteignent : la nature devient grave et l'âme recueillie. Les beaux vers de la "Prière pour tous" remontent au souvenir :

Ma fille, va prier ! Vois, la nuit est venue  
Une planète d'or là-bas perce la nue. . . .

Ecoute,

Tout rentre et se repose, et l'herbe de la route  
Secoue au vent du soir la poussière du jour.

#### ART. IV. — MOTS DERIVES DU GREC.

*Archi*—prééminence, supériorité, haut degré (*archo* : je commande)

- 1.— **Archipel** (*pelagos* : mer) : la mer principale (pour les Grecs). La mer par excellence ; partie de la Méditerranée comprise entre la Grèce, la Macédoine et l'Asie ; comme elle renferme un grand nombre d'îles, le mot a servi à exprimer "une certaine étendue de mer parsemée d'îles" ou un groupe d'îles.
  - 2.— **Architecte** (*teckton* : ouvrier) ; proprement "ouvrier en chef" maître constructeur, celui qui invente et dresse le plan d'un édifice, et en surveille l'exécution.—**Architecture**—al.
  - 3.— **Architrave** (*trabs*, *bem* : poutre : d'où *travée*), poutre maîtresse ou arceau entre deux colonnes.
  - 4.— **Archétype** : type primitif, modèle supérieur.
  - 5.— **Archange** (*angelos* : ange) : Ange d'un ordre supérieur, qui commande aux autres anges.
  - 6.— **Archevêque** (*scopeb* : examiner, veiller) : qui a plusieurs évêques sous la juridiction, tout en étant lui-même évêque du diocèse.
- N. B. *Archi* se joint avec le sens de "chef, en chef" à toutes sortes de mots exprimant des titres, des dignités.

(a).— **Archichancelier, archiduc, archiconfrérie**. De plus, *Archi* se construit dans le langage familier, avec des noms et adjectifs ; exprimant des qualités (le plus souvent mauvaises) pour marquer qu'elles sont portées à un haut degré :

(a).— **Archi-millionnaire, Archi-bête** fou-pédant.

*Cata*—Mouvement de haut en bas, en conformité, d'accord avec, selon, contre, sur.

- 1.— **Cataclysme**, (*cluzo* : laver, baigner : d'où *clystère*.)—déluge ;  
*Par analogie* : tremblement de terre, bouleversement à la surface du globe. Au fig. révolution qui bouleverse un Etat.
- 2.— **Catacombes**, (*combos* : vallée) : souterrain ayant servi de sépulture, de dépôt des ossements.
- 3.— **Catholique**, (*holos* : tout entier) : "qui comprend le tout". Qui appartient à l'Eglise romaine, universellement répandue.
- 4.— **Catalepsie**, (*lepsi* : action de prendre) : le fait de saisir, maladie caractérisée par la suppression absolue de la volonté, et l'aptitude qu'ont les membres à garder l'attitude qu'ils avaient au commencement.
- 5.— **Catalogue**, (*logos* : ordre, raison) "Selon l'ordre raisonné", liste indicative des pièces formant une collection (livres, tableaux).
- 6.— **Cataplasme**, (*plasma* : ouvrage façonné) sorte de bouillie qu'on applique sur une partie malade du corps pour amollir, résoudre une inflammation.



7. — **Cataracte**, (*rasso* : rompre, briser, tomber en se brisant) : chute brusque d'un fleuve qui rompt un obstacle naturel barrant son cours. — **Cascade**, (*cadere* : tomber) s'applique à un petit cours d'eau.
8. — **Catarrhe**, (*rhéo reuma*, **rhume**) : inflammation de la muqueuse. **Catarrheux**—**al**.
9. — **Catastrophe** : (*strephe* : tourner) : Action de tourner de haut en bas, sens dessus dessous, brusque renversement de fortune Grand malheur.

*Dia.* — à travers, d'un bout à l'autre, renferme aussi idée de séparation.

1. — **Diabète** (s. m.)—(*bdéts*, passage) : maladie caractérisée par l'émission d'une urine abondante et sucrée, qui amène un dépérissement progressif.
2. — **Diadème** (*déma* : lien) : "lien mis autour", bandeau orné de pierreries, de broderies dont les souverains se ceignent ; d'où insigne de la royauté.
3. — **Diagnostique** (*gignosco*, connaître) : aujourd'hui diagnostic (s. m.) : art de déterminer les maladies et les distinguer entre elles, par les symptômes qui leur sont propres : **Diagnostiques**.
4. — **Diagramme**, (*gramma* : lettre) — sorte d'inventaire exprime par des graphiques et notations qui parlent aux yeux et mettent en évidence les progrès, les résultats obtenus dans les domaines économiques.
5. — **Dialecte**, (*lectos* : dit, prononcé) — langage particulier à une région différant plus ou moins de la langue nationale.
6. — **Dialogue**, — Discours de gens qui se parlent entre eux. — Dialoguer.
7. — **Diamètre**, (*metron* : mesure) ligne droite qui va, d'un point de la circonférence au point opposé. **Diémetral**—**lement**.
8. — **Dioptrie**, (*optomaï* : voir) partie de l'optique qui a pour objet la réfraction de la lumière, l'action des milieux de densité différente sur la lumière qui les traverse.
9. — **Diorama**, (*orama* : spectacle) : Vaste tableau sur toile verticale, généralement éclairé par le haut, que les spectateurs placés dans l'obscurité regardent à travers une espèce de corridor noir.
10. — **Diapason**, (*pason chordón* : toutes les cordes) passage à travers toutes les notes de la gamme ; instrument en acier qui donne les notes déterminées.  
*Au figuré* : degré auquel se trouve monté quelqu'un ou quelque chose.
11. — **Diaphane**, (*phanos*, brillant) : qui se laisse traverser par les rayons lumineux, "à travers" quoi l'on voit.
12. — **Diaphragme** (*phragma*, fermeture) : cloison transversale, large muscle en voûte, qui sépare le cœur et les poumons de l'estomac et des intestins.
13. — **Diocèse**, (*oïkésis*, habitation) : résidence à part, circonscriptions territoriales déterminées, qu'administre un évêque ou un archevêque.

## ART. V. — LITTÉRATURE GRECQUE.

§ II.—Les femmes. *Iliade*

1. **Andromaque.** — Ce caractère d'Andromaque, a-t-on écrit, est l'une des plus belles figures de femme de la poésie antique. Elle est *épouse et mère*, mais épouse et mère malheureuse.

En un seul jour elle a vu expirer son père et ses sept frères, tous morts en combattant pour leur foyer (VI. 414). Consumée de douleur sa mère les avait bientôt suivis au tombeau (428). Hector reste seul à l'orpheline ; il lui tient lieu de tout. Craintive, modeste, cachée au fond de son palais, livrée aux travaux de son sexe, elle pleure en silence ceux qui ne sont plus, elle professe pour son époux une déférence rendue facile par l'amour, elle contemple son fils As-tyanax avec une tendresse profonde et douce, mêlée de je ne sais quels tristes pressentiments trop tôt justifiés. A peine ose-t-elle sortir et traverser sa ville dont les malheurs l'affligent. Ses mains brodent les vêtements guerriers d'Hector, qu'elle tremble incessamment de perdre. Le seul bruit de son retour la tire de sa retraite ; elle passe, voilée, jusqu'aux portes Scées, que va franchir son Hector, et dans sa marche hâtive elle est suivie de son enfant porté par une nourrice. Voilà dans quel appareil son époux la rencontre : les grâces de la maternité font sa seule parure.

Dans cette entrevue, quelle douleur, quelle *tendresse conjugale* dans le langage d'Andromaque ! (VI. 407) — "Avec cette note de passion exclusive qui est si naturelle à la femme, elle ne conçoit pas les impossibilités morales qui empêchent Hector de rentrer dans Troie ; elle ne voit qu'une chose, c'est qu'il est tout pour elle et tout aussi pour son enfant... Le sentiment est sa raison, et le poète la fait parler successivement avec l'éloquence de la tendresse dans la prière, du désespoir dans l'affliction. Mais quelle que soit l'effusion de son âme, il n'oublie jamais de lui garder, en toute circonstance, une *grâce noble* qui mêle à sa douleur un charme de beauté. Au départ d'Hector, elle sourit à travers ses larmes, en voyant le naïf effroi de son jeune enfant ; et, quand le cri des Troyens lui apprend qu'Hector a succombé, elle tombe évanouie sur le rempart, sans qu'aucune violence extérieure manifeste ce qu'elle éprouve." Croiset.

Dans la lugubre cérémonie où Priam, Hécube, Hélène même, prennent tour à tour la parole pour déplorer la perte qu'ils ont faite, Andromaque, après s'être exprimée sur la sienne, sur les calamités qui l'attendent, elle et son fils, s'isolant tout à coup de la vie extérieure pour se concentrer dans celle de l'âme, laisse échapper un dernier cri, celui de la souffrance que rien n'égale : Hector n'a pu de son lit de mort lui tendre les bras en expirant ! Il ne lui a point,

à son dernier soupir, dit un de ses mots, expression de vive sollicitude et qu'il lui soit donné de se rappeler à jamais, la nuit et le jour, dans sa viduité inconsolable!

Une telle physionomie, création du génie, a tenté d'autres esprits supérieurs: Euripide, Virgile, Racine... —Voir notre ouvrage *Les Auteurs grecs* du baccalauréat, Paris, Beauchesne.

## II. Hécube.

Selon l'observation de M. Croiset, Hécube ne joue qu'un rôle secondaire; toutefois, dit-il, il est impossible d'oublier son appel déchirant à Hector, au début du livre XXII, et son désespoir à la fin du même récit, ainsi que celui du dernier livre du poème.

Dans le premier passage, après l'insuccès de Priam pour fléchir son fils et pour le faire rentrer à Troie, Hécube espère être plus heureuse. L'expression de la douleur vraie éclate dans son attitude et dans le langage que lui prête Homère.

Dans le second, son cœur maternel partage la douleur et le désespoir de son époux, au spectacle des outrages que le vainqueur inflige aux restes inanimés de son malheureux Hector. La vie lui est désormais odieuse, depuis qu'elle a perdu celui qui faisait son orgueil et sa gloire.

Dans le troisième enfin, sa douleur, plus calme et plus contenue que celle d'Andromaque, n'est pas moins touchante. Elle remercie les dieux de leur protection, de ce qu'ils ont rendu les dépouilles d'Hector à sa famille et à son peuple.

Ce caractère maternel a été repris par les tragiques grecs.

## II. Hélène.

Avec une touche remarquablement délicate, Homère a su inspirer quelque intérêt, même pour l'infidèle Hélène, cause de tant de maux.

Hélène, c'est la *beauté coupable*. Les vieillards troyens, la regardant passer, la comparent à une déesse (III. 156).

Hélène, c'est l'*épouse repentante*. Priam ne l'accuse point d'être la cause la guerre; il se résigne à la volonté des dieux, et se montre bienveillant et affectueux pour elle. Mais Hélène n'est pas si indulgente pour ses égarements. Elle s'accuse et se repent. C'est en présence d'Hector qu'elle épanche éloquemment sa confusion et sa honte (VI. 344). Un tel repentir appelle le pardon et l'oubli.

Hélène, c'est la *filie adoptive*. Ses lamentations, au dernier chant, sont l'écho des sentiments antérieurs; à travers ses amertumes, brille le souvenir d'une admiration respectueuse et tendre à

la fois. Elle pleure dans Hector tué un ami, un frère plein de douceur et de bonté, toujours prêt à la mettre à couvert des reproches des Troyens. Que n'est-elle morte avant Hector ! Désormais, pour elle plus d'appui, plus de soutien.

## Art. VI. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

### Leçon VIII. — La Guerre des Deux-Roses.

1. **Cause.**—Elle est amenée par la rivalité de la maison de Lancastre, qui a une *rose rouge* dans ses armes, — et de la maison d'York, qui en a une *blanche* dans les siennes. Elle dure 30 années (1455-85) et elle est l'une des plus meurtrières de l'histoire.

Henri IV de Lancastre, en usurpant (1399) la couronne sur Richard II, a usurpé en même temps, au préjudice du duc de Clarence, second fils d'Edouard III. — Anne Mortimer, arrière-petite-fille de Clarence, a épousé Richard d'York, fils lui-même du quatrième fils d'Edouard III ; le fils de cette union, Richard, troisième duc d'York, se trouve donc descendre à la fois du "quatrième" et du "second" fils d'Edouard III, et prétend ainsi avoir des droits supérieurs à ceux des Lancastre, issus du "troisième" fils du même roi.

N. B. Voir le tableau, p. 163, pour bien comprendre ce qui précède et ce qui va suivre.

#### 1. Partie de la Guerre, sous Henri VI et Richard d'York.

1. Tant que les Lancastre ont été vainqueurs, en France, on a oublié leur usurpation ; la défaite rend le faible Henri VI impopulaire. Son mariage avec Marguerite d'Anjou, fille du bon roi René, froisse vivement la nation. — De plus, le vieux duc de Gloucester, ennemi de la France, est empoisonné (1447) ; on en accuse la reine et son favori Suffolk. — Voilà autant de nouvelles causes de la guerre.

2. La guerre de Cent ans, reprise, l'Angleterre perd la Normandie et la Guyenne (1449-53). Déchaînement contre la reine ; Suffolk s'enfuit, est arrêté à Calais et décapité (1450). — Révolte de l'Irlandais **John Cade**, qui soulève les paysans de Kent : il est tué à Londres.

3. **Richard d'York** entre en scène, en se faisant nommer par le Parlement "lieutenant et protecteur du royaume," durant une maladie mentale de Henri VI (1454). Revenu à la santé, la Guerre de Deux-Roses éclate. — Richard est soutenu par le comte de Warwick, le Faiseur de rois. Bataille de "Saint-Albans," comté de

Hertford, où le roi est vaincu et fait prisonnier (1455). Une entente s'en suivit.

4. Marguerite d'Anjou réorganise le parti de Lancastre. Richard se retire à Dublin où Warwick le rejoint. Une bataille eut lieu à "Northampton," où Henri est pris une seconde fois (1460). Aussitôt, le Parlement déclare le duc d'York héritier légitime de la couronne, au détriment du jeune prince de Galles. Indignée, Marguerite proteste; elle recrute une armée en Ecosse. A la bataille de "Wakefield," comté d'York, Richard est vaincu et tué (1460), — et Warwick est vaincu à la seconde rencontre de "Saint-Albans" (1461).

5. **Avènement d'Edouard IV**, l'aîné des trois fils de Richard d'York. C'est Warwick qui le fait proclamer; puis tous deux sont vainqueurs à "Wigmore," à "Towton" (1461). Marguerite se sauve en France, près de Louis XI, son cousin; elle revient, est battue à "Exham" (1463), et Henri VI est enfermé à la Tour de Londres, pendant sept ans.

Louis XI pensionne Warwick, gouverneur de Calais, lequel se réconcilie avec la reine Marguerite. Le duc de Clarence, frère d'Edouard IV, embrasse leur cause.

**II. Partie de la Guerre**, sous Edouard IV (1461-83), Henri VI prisonnier, et Richard III (1483-85).

1. Warwick débarque en Angleterre: ses anciens compagnons d'armes accourent à lui. — Abandonné des siens, près de "Nothingham," Edouard IV se sauve auprès de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, l'ennemi de Louis XI. Warwick tire Henri VI de prison et le rétablit sur le trône.

2. Edouard IV revient en Angleterre, avec les secours de Charles le Téméraire, avec son frère Clarence qui quitte Warwick. Bataille de "Barnet" où Warwick est vaincu et tué (1471). Marguerite voit ses troupes battues à "Tewkesbury," comté de Gloucester: elle y est prise avec son fils, qui est massacré. Henri VI est mis à mort à la Tour de Londres.

3. Désormais seul, Edouard IV descend en France pour attaquer Louis XI, mais il traite à "Picquigny" (1475) et rend la reine à son cousin: celle-ci mourut en 1482.

4. Edouard IV mourut l'année suivante, laissant deux fils, **Edouard V** et **Richard** d'York. — Leur oncle maternel, le cruel et ambitieux Richard, duc de Gloucester, les sépare de leur mère, les fait étouffer pendant leur sommeil, à la Tour de Londres, par James Tyrrel, et devient roi sous le nom de Richard III: c'est le tyran et le Néron de l'Angleterre.

5. **Henri Tudor**, comte de Richemont, fils d'Edmond Tudor et de Marguerite de Lancastre, arrière-petite-fille du troisième fils d'Edouard III, — (voir le tableau, p. 163) — débarque en Angleterre

et vient attaquer Richard. Bataille de "Bosworth," où le roi est vaincu et tué (1485). Fin de la dynastie des **Plantagenêts**,—avènement des **Tudors**.

**Conclusion.** — C'est Henri Tudor, roi sous le nom de Henri VII, qui termine la Guerre des Deux-Roses, en épousant la dernière descendante des Yorks, Elisabeth, fille d'Edouard IV.

Ainsi se termine cette sanglante rivalité de la **Rose rouge** et de la **Rose blanche**, qui avait coûté la vie à 80 princes du sang, exterminé l'ancienne noblesse, fait tomber, par la confiscation, le cinquième des terres du royaume dans le domaine royal.

#### No IV.

#### Les Débats français au Juniorat du Sacré-Cœur.

**Sujet:** "Doit-on pousser les Canadiens français vers l'industrie plutôt que vers l'agriculture? (Voir p. 209).

#### II. — DISCOURS DE M. LECLERC.

Messieurs,

Vous me saurez gré de vous épargner l'ennui d'un long exorde. Sans autre précaution oratoire qu'un appel à votre indulgence, permettez-moi d'entamer le sujet.

L'industrie a pour objet la création de choses utiles; l'agriculture procure le nécessaire. De plus, l'industrie dépend de l'agriculture, car c'est à l'agriculture quelle demande sa matière première, et l'industriel doit sa subsistance à l'agriculteur. Sans agriculture pas d'industrie. Aussi l'a-t-on toujours considérée comme la base la plus sûre de la sécurité et de la prospérité d'un pays. De tout temps, dans tous les climats, elle a façonné des nations fortes, saines, viriles; des nations qui promptement ont joui d'une aisance relative. Ce que l'agriculture a fait ailleurs, elle le fera surtout pour les Canadiens-Français, car tout, chez eux favorise son action. D'abord le Canadien français est plutôt un agriculteur qu'un industriel, ensuite le sol du Canada se prête admirablement à l'agriculture, enfin en étant agriculteurs les Canadiens français sauvegarderont leur nationalité.

Descendants de ces fiers Bretons, qui vinrent s'établir, il y a trois siècles, sur les bords du majestueux Saint-Laurent, le Canadien français a hérité des qualités de cœur et des qualités d'esprit de ses aïeux, mais il a aussi hérité de leur nature, de leurs qualités physiques, de leurs aptitudes. Or si nos valeureux ancêtres étaient

de vaillants soldats à l'occasion, ils étaient surtout et avant tout des agriculteurs. Et nous, leurs rejetons, si nous sentons que les fibres de notre cœur sont tissés de cette étoffe, qui fit tant de héros, nous n'oublions pas non plus que comme nos pères nous sommes aptes à travailler ce sol sacré, défriché par de vigoureux bras, défendu par une intrépide bravoure, fertilisé par un sang généreux et patriotique. Oui, nous sommes des agriculteurs : nous le sommes par hérité, par nature, par principe. D'ailleurs, l'expérience est là. L'éloge du colon Canadien français n'est plus à faire. Partout où il s'est implanté, ses efforts ont été couronnés de succès. Ses qualités physiques servies par une énergique tenacité au travail en font le roi des agriculteurs. Ce n'est pas à dire qu'il soit improprie à l'industrie. Oh ! non. Mais il ferait un médiocre industriel tandis qu'il fait un agriculteur de premier ordre.

Passons maintenant au sol. La superficie de cette terre canadienne, bien nôtre, est de 3,750,000 milles carrés ce qui pourrait donner à chaque habitant 400 acres de terre. Il est à remarquer que cette immense surface susceptible de contenir vingt-huit fois, le Royaume-Uni de Grande Bretagne, d'Ecosse et d'Irlande, est presque entièrement propre à l'agriculture. Il y a même plus de 300,000 milles carrés de terre à blé, soit une étendue plus grande que la superficie de la France. En 1905, l'Ouest Canadien à lui seul a produit 120,000,000 de boisseaux de blé, ce qui, à juste titre, lui a valu d'être appelé le grenier du monde. Ajoutons à cela que le blé canadien acquiert toujours le plus haut prix sur les marchés européens, et les médailles d'honneur aux expositions universelles. Il en est de même pour toutes nos céréales. On évalue le montant de la production annuelle de toute l'agriculture au chiffre énorme de \$400,000,000 et ce montant colossal sera triplé quand il y aura assez de bras pour utiliser toute l'étendue fertile du pays. Il est donc bien juste de dire que la richesse du Canada est dans son agriculture et que par conséquent l'avenir des Canadiens français est dans la culture du sol. C'est ce qu'ont pensé tous nos grands hommes et ils n'ont cessé de conseiller à leur concitoyens de faire valoir nos richesses agricoles.

L'agriculture ouvre de grandes perspectives à notre race ; elle promet non moins à l'individu. Quel est l'industriel capable de préparer l'avenir de ses enfants ? Il vit au jour le jour. L'héritage qu'il laisse à ses fils, c'est un emploi dans une manufacture où eux aussi vivront de leur salaire quotidien. On en rencontre qui parviennent à réaliser une petite fortune, mais c'est l'exception. Comment économiser même avec un salaire relativement élevé ? On mène un train de vie au-dalà de ses moyens. L'ouvrier veut vivre comme le patron. Aussi jamais il n'a d'épargnes pour les mauvais jours. Survienne la maladie, la cessation du travail,

la misère arrive en même temps. Le laboureur, lui, reste dans sa sphère. Il vit modestement, achète une nouvelle terre qu'il peut facilement payer par le revenu qu'elle lui apporte chaque année. Règle générale, il établit ses fils sur de beaux biens. Quiconque a visité nos campagnes de la province de Québec, connaît l'exactitude de cette affirmation.

L'agriculture sera la sauvegarde du peuple Canadien français au point de vue religieux, moral, social. Comme première conséquence elle nécessite la vie champêtre, tandis que l'industrie contraint à vivre dans les villes. Voyons ce qui en résulte.

En ce qui concerne la religion, l'industriel ne saurait soutenir une comparaison avec le cultivateur. S'il est une place où fleurit la religion c'est bien dans nos campagnes canadiennes. La foi y est encore vive, la population profondément religieuse. Certes ce n'est pas à dire que la population de nos villes soit irréligieuse? Loin de là. Mais on pourrait hasarder que la foi y est plutôt superficielle, les sentiments religieux peu intenses. Le citadin a beaucoup de facilité pour faire sa religion, il résulte de cette facilité même une grande négligence dans l'accomplissement des devoirs, négligence qui souvent, hélas! le porte à s'en abstenir complètement. On objectera, que les campagnards sont éloignés de l'église? qu'ils ont à souffrir des intempéries des saisons? Eh! qu'il porte! l'essentiel est d'accomplir ses devoirs. L'ouvrier des villes n'a à se plaindre ni du mauvais temps, ni des mauvais chemins... cependant observe-t-il mieux le dimanche, par exemple, pour cela? Il assiste à la messe, le campagnard aussi. Quant au reste de la journée celui-ci se repose au milieu des siens, celui-là, trop souvent gaspille pour se divertir le salaire de la semaine. Voilà pour tous les devoirs religieux. Accomplis plus facilement à ville, ils le sont plus difficilement, mais avec une foi plus ardente à la campagne. Faut-il parler du respect que l'on témoigne à l'égard du ministre de Dieu? Ce respect est voisin de la vénération. Quand le prêtre a parlé, il n'y a rien qui tienne. Le laboureur de dire dans une naïveté qui ne manque pas de charme: "Monsieur le Curé l'a dit." Tant au spirituel qu'au temporel l'influence du clergé est prépondérante. Obéir à son clergé n'est-ce pas là le chemin qui conduit à un géant futur; Heureux le peuple qui repose sa destinée entre les mains de l'Eglise: l'avenir lui est assuré.

L'industriel est constamment en contact dans les usines et manufactures avec des protestants, des catholiques non pratiquants, des hommes sans religion, sans croyance, sans conscience. Cette situation amène insensiblement un refroidissement dans un cœur religieux. Souvent même, il se glisse dans nos industries de ces serpents à face humaine dont le venin est mortel à ceux qui les fré-



quentent. Le scepticisme vient troubler des âmes naguère croyantes, le respect humain les éloigne de l'église; elles finissent par perdre complètement la foi. En est-il de même dans nos campagnes? Le cultivateur n'a pour compagne de travail que la nature, qui à chaque instant lui rappelle son créateur. Aussi jamais le doute ne vient briser la foi de son enfance, jamais la fausse honte ne l'empêchera d'affirmer sa croyance. Toujours la religion tiendra la première place dans son cœur. En somme il est incontestable que peuple agricole, le Canadien français y gagnerait au point de vue religieux. Maintenant, gagner au point de vue religieux c'est gagner à tous les points de vue, car la religion est la base d'une nation. Si la base est bien assise, l'édifice sera ferme. Pourquoi la France dépérit-elle de jour en jour? Tant qu'elle a été religieuse, elle a éclipsé les autres puissances. En perdant sa religion, elle a perdu son prestige, et aujourd'hui les hommes sans foi, qui sont au gouvernail, la poussent à l'abîme. Quand la religion faiblit, tout le reste s'en ressent: elle est un organe vital pour une nation. La vérité de cette assertion peut se constater aux feuillets de l'histoire de tous les peuples. Leur étoile a pâli quand la flamme religieuse s'est éteinte dans le cœur des individus.

Le point de vue moral se rattache au point de vue religieux. C'est dans nos campagnes que se sont conservées les traditions et mœurs de nos ancêtres. C'est là que la famille garde sa force, et n'est-ce pas la force de la famille qui fait la force de la société? Rien pour empoisonner l'intensité de l'affection et l'unité du foyer; rien de moralisateur comme le travail des champs. Dans les villes tout conspire à la décadence des mœurs. Ce sont d'abord les théâtres, trop fréquentés, hélas! par l'industriel, qui sa journée terminée, y court le soir se divertir. Ils sont le rendez-vous de la jeunesse des cités. Ah! les théâtres. Est-il rien de plus propre à amollir les mœurs, à corrompre le cœur, à tuer l'énergie d'un peuple? Ce sont ensuite les auberges. "L'occasion fait le larron" dit le proverbe. L'alcoolisme envahit notre race; il mine sourdement nos ouvriers. C'est un poison physique, c'est un poison moral, c'est un poison intellectuel. On sait ses funestes effets; inutile de onus y arrêter. Et puis les salles de jeu, qui enlèvent le père à sa famille et finissent par lui infuser un dégoût pour la vie du foyer. Il passe la journée à l'atelier, la nuit au club. Voilà bien trois fléaux qui causent l'affaiblissement moral d'un peuple, fléaux qui ne sont guère à craindre pour le cultivateur. Au surplus, l'industrie favorise le luxe. Nos populations urbaines ne rêvent que de toilettes, amusements, réunions mondaines. Quelle différence avec nos populations rurales où l'on se divertit en famille sous l'œil de Dieu et si naïvement que cela dessine un sourire moqueur sur la lèvre sarcastique du citadin.

Attaquons le côté social. L'agriculture n'est-elle pas une solution pacifique, mais vraiment patriotique des problèmes sociaux qui troublent notre époque? Le malaise qui dans tous les pays a déjà pris des proportions alarmantes, engendrera ici ce qu'il a engendré ailleurs. C'est dans les centres industriels que l'esprit de liberté, de révolte, de convoitise, les notions erronées en ce qui concerne la société, notions qui faussent les rapports sociaux, prennent naissance. Des êtres funestes, soudoyés par les sociétés secrètes, agissent au Canada comme ailleurs, et choisissent pour champ de leur apostolat, les usines, les manufactures, les milieux industriels. Ils répandent dans l'esprit du peuple ces théories malsaines et fausses; vrai poison! D'abord, le Canadien les rejette, puis ces idées germent peu à peu dans son esprit. Est-on libre de ne pas respirer l'acide carbonique qu'il y a dans l'air? Ils en est de même pour les idées. De fervents catholiques en viennent à adhérer à ses théories. Le malaise social? il joue le même rôle chez un peuple que la consommation chez un homme: c'est une mort lente mais certaine. — Assurément, nos agriculteurs n'ont rien à craindre de ce côté. Les grands mots de "liberté, fraternité, égalité, socialisme," dont on caresse l'oreille de la masse et qui électrisent l'ouvrier, laissent impassible le cultivateur; il les ignore. La mauvaise presse a peu d'influence sur lui pour la bonne raison qu'il ne la lit pas. Reste à l'en faciliter, car nos journaux sont peu propres à instruire un lecteur.

Un fléau qu'on ne saurait passer sous silence, c'est la grève. Les industriels sont tous formés en sociétés. Quoi? ils ont suivi l'exemple des Américains. A un moment donné, quelquefois avec raison, le plus souvent sans raison, on demande une augmentation de salaire ou une diminution de travail. Les patrons s'y refusent. Oui; plus d'ouvrage! On s'obstine de part et d'autre: personne ne veut céder. Dans les réunions on boit, on discute avec emportement tandis qu'à la maison les enfants manquent de pain. Les meneurs de la grève, fomentent le feu, tirent parti de la bonne foi des ouvriers, irritent le volcan qui gronde dans les cœurs fougoux et violents. De déplorables excès sont commis par ces populations oisives et turbulentes.

Les modérés sont obligés de suivre les autres... la misère vient, misère noire. S'il faut citer un fait, à Québec, les industriels dans la confection de la chaussure firent une grève en 1901. Les manufactures furent fermées pendant six longues semaines: 6,000 ouvriers flânaient dans les rues et plusieurs d'entre eux, — on leur avait payé la trop fameuse traite, — arrivaient moitié ivres le soir à la maison où leurs enfants grelotaient de froid et n'avaient pour satisfaire leur appetit que du pain sec. Sans l'organisation d'un

ccmité de secours le froid et la faim auraient fait bien des victimes. Ne fût l'intervention de Mgr l'Archevêque le différend menaçait de s'éterniser. On craignait à chaque instant que les grévistes n'en vinssent à quelque excès. En outre cette grève a infligé une cruelle blessure à la principale industrie de Québec, et cette blessure n'est pas encore cicatrisée.

J'ai choisi cet exemple entre mille, parce qu'il me permettait de parler avec connaissance de cause. La grève! Mais on n'entend parler que de cela aujourd'hui, elle ruine les pays, elle est une perpétuelle menace pour l'industriel. Coup de foudre imprévue, elle éclate tout à coup, et aucun moyen de l'arrêter. Voilà bien une chose peu à craindre dans la campagne. Il arrivera peut-être que la récolte manquera; mais qui sera le premier à en souffrir; le citadin, eh! oui, le citadin. Le cultivateur vendra ses produits à un prix plus élevé; l'industriel les achètera quand même; il lui faut bien manger.

D'autre part l'agriculteur cimentera notre existence comme peuple. Voyez-vous les regards de convoitise que jettent sur nos fertiles prairies les nations européennes et américaines? Elles comprennent mieux que nous les avantages que présente la culture de notre sol. Déjà, l'émigration nous envahit. Tandis que nos Canadiens mollissent dans les villes, s'adonnant à l'industrie qui ne peut leur procurer aucun bien durable, l'étranger dresse sa tente dans nos belles et riches prairies de l'ouest; il s'installe même au cœur de la province de Québec, dans la région du Lac Saint-Jean. Aujourd'hui nous sommes encore le nombre, demain par le flot d'émigrants que nous recevons chaque année, la race Canadienne française sera noyée dans une agglomération de cent peuples divers. Le moyen d'empêcher l'étranger, les rebuts de l'Europe, de s'installer chez nous, est de nous emparer nous-mêmes du sol qui nous appartient. Comment! verrons-nous un jour, cette terre chérie, conquise avec tant de peine, défendue au prix de tant d'héroïsme, restée canadienne française même sous le drapeau britannique; la verrons-nous, dis-je, cultivée par d'autres bras que les nôtres? Verrons-nous ce *leg sacré des Cartier, Champlain, d'Iberville, Maisonneuve* tomber aux mains de Galliciens, de Doukhobords? Eh quoi? faudra-t-il que nous n'ayons lutté depuis la conquête avec les Papineau, les Lafontaine pour la défense de notre nationalité contre l'oligarchie anglaise, que pour être un siècle plus tard, perdus, étrangers, persécutés dans notre propre patrie? Verrons-nous cette terre chrétienne, dont les premiers pionniers furent d'autant plus soldats et héros qu'ils étaient chrétiens, apôtres et même martyrs, quitter l'étendard du Christ? Non, non. Souvenons-nous toujours que Cartier éleva la croix sur notre plage, et pour garder le Ca-

nada catholique, il faut que le Canadien français en reste le maître. "Emparons-nous du sol" nous le pouvons, c'est le moyen de nous enraciner encore plus avant et d'opposer une digue au flot envahisseur. Le Canada? il est à nous, et de l'Atlantique au Pacifique, de la mer Arctique aux Grands Lacs elle est bien à nous cette terre bénie. Si nous voulons la garder, et nous le devons et nous le voulons, laissons là la molle existence des industriels, allons vers la vie champêtre, qui a bien ses charmes. Emparons-nous du sol et l'avenir est à nous.

### III.—DISCOURS DE M. MARCHAND.

Messieurs,

Un jour il y eût une chicane entre l'industrie et l'agriculture. Il paraît que c'est l'industrie qui avait commencé. Pour en finir l'agriculture s'adressa à l'industrie en ces termes: "Vous avez bien sujet d'accuser la nature, elle me semble bien injuste de vous avoir faite si laide, si impuissante." L'industrie fut toute émue de la compassion que prenait pour elle sa compagne. Elle vécut d'espoir jusqu'au jour où les plus phénoménales découvertes scientifiques que la civilisation "eût jusqu'alors porté dans ses flancs" vinrent lui accorder la place d'honneur qu'avait si longtemps occupée l'agriculture.

Et c'est depuis cette chicane, messieurs, que la prospérité d'un pays ne dépend plus uniquement du développement de l'agriculture, mais plutôt de l'existence de son commerce, de l'exploitation de ses richesses minières et forestières, de l'accroissement de ses manufactures, en un mot elle dépend du développement de son industrie.

"Nous aurons longtemps encore, disait E. Parent, à aller chercher les maîtres de la science chez les Européens, nos pères et nos instituteurs... Mais il est une chose importante où nous pouvons profiter des observations de nos hommes studieux et expérimentés, c'est l'application." — L. C.

C'est dire en un mot que nous devons prendre des exemples chez les peuples plus avancés que le nôtre, les appliquer chez nous d'après notre tempérament, nos ressources et leur valeur.

Au Canada français nous n'avons pas, en effet, ces exemples nécessaires pour faire face à notre nouvelle situation: nous ne saurions toujours faire ce qu'ont fait nos pères, nous ne saurions refaire leur œuvre, il ne nous reste qu'à la continuer. Ils ont lutté, et Dieu sait si la lutte fut amère, pour nous assurer notre droit à l'existence, notre place au soleil; nous devons lutter pour doter les générations futures du patrimoine prodigieux que leur assurent

notre richesse nationale et nos avantages économiques. Mais la lutte a changé de terrain : moins absorbés qu'eux pour la défense de nos droits nous devons suivre l'ennemi sur un champ nouveau où il nous attaque avec d'autant plus de violence qu'il a subi un échec sur le premier terrain. Ne désarmons donc pas et sachons lui montrer que sur le champ industriel non plus nous ne saurons pas désarmer. En avant donc, montrons à l'envahisseur que les fils d'un "peuple de héros" pas plus que leurs pères ne sauraient désespérer de leur nationalité, qu'ils peuvent en se livrant à l'industrie faire de leur province un pays idéal.

Nous obtiendrons ce résultat premièrement, parce que les pays les plus prospères, où le peuple coule une plus heureuse existence, sont des pays industriels ; deuxièmement parce qu'au contraire les pays exclusivement agricoles sont demeurés stationnaires ou rétrogrades ; troisièmement parce que nous pouvons développer nos industries sans péril pour la société, la morale et la religion.

On vous fera grâce le l'histoire commerciale et industrielle de Tyr et de Sidon, de Carthage et de Rome, de Venise et de Gènes. Il vous sera facile de voir que les villes n'ont contribué largement à la grande œuvre civilisatrice du genre humain, n'ont servi d'exemple aux autres nations que grâce à l'extension de leur commerce et de leur industrie. Se fussent-elles cramponnées à l'agriculture, idéal de nos adversaires, elles seraient demeurées pauvres, leurs habitants barbares, misérables. N'y eût-il pas eu cette industrie et ce commerce "Les plus grands instruments de Dieu après la religion chrétienne pour l'avancement moral et intellectuel de l'homme," (Cf. L. C., p. 16) que nos plages seraient encore le patrimoine de la barbarie. Car sans industrie et sans commerce, pas d'explorateurs, de navigateurs, pas de Christophe Colomb, pas de découvreur d'Amérique. C'est ainsi que nous devons à l'industrie le plus grand événement de l'ère chrétienne après celui qui l'a commencée.

La Hollande au siècle de Louis XIV est un des pays les plus prospères. Cette prospérité ne lui venait pas de l'agriculture. Au contraire nous voyons les Hollandais possesseurs des industries, possesseurs de la mer, possesseurs du commerce. C'était un peuple prospère, puissant. En France il nous suffira de regarder l'œuvre de Colbert, l'un des fondateurs de la puissance française. Il ne négligeait pas l'agriculture, disent la plupart des historiens ; quant à l'industrie, c'était son ambition, son rêve, l'objet de ses plus grandes attentions. Il voyait pour l'avoir expérimenté que l'avenir de son pays — n'en déplaie aux proneurs de l'agriculture — était dans l'industrie, que cet avenir serait plus ou moins glorieux,

selon le développement plus ou moins grand de la richesse industrielle.

Vous citerais-je l'exemple de l'Angleterre et de ses triomphes industriels? Oseriez-vous penser comme le font nos deux "philogéorgues" que la prospérité d'Albion lui vient de l'agriculture. Mais regardez donc, c'est un tout petit pays, son sol est presque entièrement couvert de manufactures et cependant sa puissance, sa prospérité, sa civilisation étonne de plus en plus l'univers ébloui. Regardez ce majestueux empire que lui ont donné ses industriels et ses marchands. Quelle puissance! Quel exemple consolant, surtout pour les pays comme le nôtre qui possèdent la matière première "Car qui dit système anglais, parce que système industriel, dit ordre, stabilité, liberté au dedans, grandeur puissance et gloire au dehors, enfin prospérité industrielle et commerciale inouïe jusqu'à nos jours." (Cf. L. C. 1.)

Nous pourrions joindre facilement l'exemple de l'Allemagne, du Japon et d'autres pays dont la puissance et la prospérité dérivent, d'après M. E. Bouchette, de leur développement industriel. Le succès si extraordinaire des industries de ces pays devrait être pour nous une leçon inoubliable car à l'époque de leur fondation ils n'étaient guère plus riches que n'est le Canada aujourd'hui. (Cf. R. C. 1905, p. 381).

De tout ceci nous pouvons donc conclure avec le même auteur "qu'exploiter les ressources de son pays, c'est le seul moyen de le conserver, que la richesse éclairée et guidée par l'énergie sera toujours maîtresse." — Ce sont les fruits de l'industrie. — "Que la lutte entre les peuples pour la prépondérance ne se poursuit plus à coup de canon, mais qu'elle se porte de plus en plus sur le terrain de la production (industrielle) et des échanges... qu'ici comme ailleurs la victoire appartiendra à celui qui aura le mieux préparé ses armes de combat." (274, R. C. E. B.)

Où guerre bienfaisante qui, au carnage des combats sanglants, va substituer le génie de l'industrie et amener le développement universel, la formation complète de l'intelligence, c'est le vœu de la nation, l'intérêt du pays et par dessus tout, Dieu le veut.

Nous pouvons encore conclure avec M. H. Bourassa "que notre avenir sera déterminé par nos intérêts matériels" (G. B. et C. p. 6) en dépit des élans d'enthousiasme et de patriotisme sentimental qui soulèvent tour à tour nos deux défenseurs de l'agriculture. Nous pouvons aussi conclure avec "La Vérité" que c'est en matière d'industrie surtout que les horizons perdent toute limite, que les prodiges réalisés depuis vingt ans permettent toutes les espérances." (10 février 1906.)

Enfin le Canada français a besoin de ces exemples. Son peuple

peut sans crainte imiter le principe du développement industriel triomphateur dans ces pays. Il le peut, il le doit. "C'est une question de vie ou de mort, on vous l'a dit; et s'il le fait il peut être assuré du succès. Car, comme vous l'a prouvé mon collègue, il a toutes les aptitudes requises, son pays possède tous les avantages nécessaires: tandis qu'il prend le premier rang pour les matières premières industrielle, il ne se range qu'au dixième pour ce qui est de l'agriculture." S'il veut être fidèle à sa mission et jouer un rôle prépondérant, il devra donc se livrer plutôt à l'industrie.

Si au contraire nous continuons à nous désintéresser de notre domaine public sous prétexte de développer l'agriculture, nous ne serons toujours qu'un peuple rétrograde, malheureux et risquerons fort de perdre notre indépendance, d'être conquis ou morcelés comme c'est le cas pour les pays que nous allons maintenant considérer. Le sort qu'une guerre malheureuse vient de faire au peuple des Boers, les embarras continuels des Marocains devraient être pour nous de salutaires avertissements. Ces peuples ont perdu leur indépendance ou en partie sous la force du nombre, il est vrai, mais la cause de ce désastre, — le plus grand qu'une nation ait à redouter est de leur côté. Pour n'occuper, suivant une longue et malheureuse tradition, qu'une situation de mercenaires, pour avoir laissé l'étranger empiéter sur un domaine qu'eux seuls avaient droit d'exploiter, les Boers et les Marocains vivent aujourd'hui sous des maîtres qui les exploitent et les pressent... Si jamais ces malheureux peuples, par un effort surhumain, recouvrent leur liberté, les fils des esclaves d'aujourd'hui devront, pour la maintenir, afficher à la vue de toutes leurs populations que le salut d'un pays repose dans l'exploitation que le peuple fait lui-même de la richesse industrielle nationale.

Une guerre malheureuse vient d'enlever une partie du prestige que la Russie avait tenu jusqu'alors. Ce désastre est dû à l'isolement et à l'entêtement du peuple. Pourvu qu'il cultive du blé, peu lui importe que les Juifs s'emparent de la richesse, pressurent le peuple et amènent une sanglante révolution. Aussi pour ne pas s'occuper de ses intérêts industriels, le peuple Russe malgré la puissance brutale de ses armes, est le peuple le plus menacé, le moins civilisé, le plus malheureux de l'Europe.

Un autre pays paie chèrement la négligence des générations d'antan. L'Espagne avait découvert l'Amérique. Elle en eût la meilleure part, mais après quatre siècles, voilà qu'elle ne compte plus sur notre continent. Cette ruine elle la doit à son manque de génie commercial et industriel. L'Espagne recevait d'Amérique les galions d'or et ce peuple insouciant expédiait cet or en France et en Angleterre pour en recevoir les produits de leurs manufac-

tures. Mais voilà que les galions deviennent rares et l'Espagne du premier rang descend au septième rang des nations. A l'ordre, à la gloire succède le bouleversement complet, les troubles intérieurs et les défaites extérieures.

Mais déjà j'entends, du haut de leur patriotisme politique, les admirateurs de la charrue bondir d'indignation à l'exemple suivant : les Etats-Unis. "Aller conter à d'autres vos fables yankees, vous voulez introduire chez nous la civilisation américaine, leur décadence artistique, leur culte du tout-puissant dollar, leurs trusts, combines, monopoles, etc.?" Parlons. Je ne viens pas ici faire l'éloge des Etats-Unis, mais d'accord avec tous ceux qui s'y entendent, je soutiens que nous pouvons facilement prendre chez les Américains ce qui nous convient, ce qui serait utile au bien-être de notre race. Oui, de même que nous avons puisé dans les lois françaises et anglaises ce qu'il y a de meilleur pour en faire le code canadien, le plus parfait qui existe sur cette terre, de même nous pouvons en imitant des Américains leur initiative, leur éducation nationale, leur confiance en eux-mêmes et surtout leur prodigieux génie dans le développement industriel parvenir à une prospérité matérielle égale à la leur, sans être en butte aux dangers qui menacent les fils de Washington et ceux des pays plus haut mentionnés. Vous le savez l'abîme qui se creuse sous la république américaine est dû à des causes qui n'existent pas chez nous, sinon à un faible degré. Les Canadiens français ne reçoivent pas ou presque pas de cette émigration débordée des pays européens et par là même, la soif de l'or, l'individualisme, le faux patriotisme n'ont pas encore ébranlé notre population.

Les souffrances des ouvriers leur viennent encore des monopoles que créent les grands chefs industriels. Nous pouvons les éviter. Regardez l'organisation de notre industrie laitière dans la Province de Québec. Voyez vous encore votre cauchemar du trust? Tous les patrons, bourgeois et prolétaires ne sont ils pas satisfaits? N'est-ce pas là un bon modèle? Une industrie qui en 1904 nous rapporte 25 millions, qui dans 10 ans a augmenté ses produits de 34%. Nous pouvons de cette manière créer une politique industrielle qui donnera à l'Etat sa part dans l'organisation, aux propriétaires leurs droits. Et ce n'est pas là un beau rêve. Comme pour l'industrie laitière ne parviendrons-nous pas à ce résultat pour nos autres industries? Le besoin manquera-t-il de se faire sentir? Ne trouverons-nous pas des hommes prêts à tout faire pour le bien de leur pays, se groupant autour de cette idée s'engageront à en faire une idée pratique. Notre gouvernement refusera-t-il d'encourager leur action? Ne dites pas non plus que les capitaux manqueront, car ce qu'un homme ne peut faire, 10, 20, 100 le fe-



ront. Certes aucun de ces éléments ne fera défaut et de leur action commune résultera la prospérité générale, la préservation de notre domaine contre l'exploitation étrangère, nos justes craintes au sujet des "Trust" se dissiperont, nous serons en état de lutter avec les autres nations. Ainsi nous n'enfouirons pas les talents que Dieu nous a confiés et n'irons jamais troquer nos avantages industriels pour le vil plat de lentilles que nous présentent nos deux adversaires, tout appétissant mais dans l'intérieur recèle un poison mortel: appât trompeur qui montre bien le peu de courage, le peu de patriotisme de ceux qui nous invitent à l'accepter, fuyant la lutte, désespérant de notre race et lui faisant l'injure d'oublier son passé et ses destinées.

Mon collègue vous a montré que l'industrie n'est pas la source des dangers qui menacent la moralité des sociétés. Vous savez que le catholicisme n'est pas l'ennemi du développement industriel. Au contraire, c'est le flambeau qui éclairera dans cette voie les générations à venir. Ce sont les catholiques par conséquent, les Canadiens français qui en se livrant à l'industrie montreront à l'univers la compatibilité de notre religion avec les besoins sociaux. Et sur cette terre d'Amérique nous sommes le seul peuple capable de donner ces exemples, seuls capables d'observer les préceptes de Léon XIII dans l'encyclique "Rerum Novarum" et d'étendre ainsi l'influence du Catholicisme chez les nations infidèles. Seuls si nous nous livrons à l'industrie nous serons capables selon le R. P. Tamisier, S.J., de constituer une société non pas parfaite, puisque la perfection n'est pas en ce monde, mais moins agitée et plus habitable que la nôtre, d'élever la condition des faibles.

Après ce que vous avez vu, les aptitudes, l'aspiration de notre population vers le développement industriel, l'exemple frappant que nous offrent les pays prospères, la sinistre décadence des pays agricoles, notre richesse industrielle, notre situation géographique exceptionnellement avantageuse, la manière de développer notre industrie sans dangers ni matériels, ni religieux: quel sort demandez-vous pour notre peuple? Voulez-vous suivant les conseils perfides et patriotiques de nos adversaires, voir ce peuple condamné toute sa vie à ouvrir un sillon souvent bien ingrat, tandis que l'étranger, s'emparant de ce que nous négligerons sera roi et maître chez nous? Non, non; vous voulez voir notre peuple heureux, puissant, libre, profondément chrétien. Tournez donc vos regards vers l'industrie? Ne craignez pas que cette victoire économique détruise notre génie national, notre idéal, nos traditions. Car depuis quand la victoire et la puissance ont-elles détruit chez les peuples les glorieuses traditions? N'est-ce pas chez les peuples forts que l'on voit fleurir les lettres, les sciences, les arts, la morale, la

religion. Par l'industrie donc vous assurerez à vos enfants l'héritage qu'ils ont droit d'attendre; par elle encore vous répandrez la vérité, vous éclairerez les nations moins avancées vers Dieu, leur porterez les biens éternels: la foi, la justice, la civilisation. Si donc vous voulez parvenir à une maturité divinement solide, miraculeusement indescriptible, restez sur le roc inébranlable de l'industrie; ne craignez pas les tempêtes de l'avenir, car sur l'industrie repose, la grandeur, le confort, la prospérité, la garantie des destinées heureuses de la patrie canadienne-française.

#### IV. — DISCOURS DE M. G. E. MARTEL.

Mesdames, Messieurs,

Pour apprécier au juste la valeur d'une race, deux choses sont nécessaires: connaître les principes généraux qui peuvent élever un peuple et la situation sociale de ce peuple, en vue de le faire se développer plus rapidement et le mieux possible. Nous venons donc vous dire aujourd'hui que l'agriculture est pour les individus l'occupation la plus utile, la plus morale, la plus noble et pour les nations la seule base solide de prospérité générale. L'agriculture bien comprise ne demande pas seulement le travail du corps, elle offre un immense champ d'étude à l'esprit.

L'agriculture, en donnant à l'homme les aliments nécessaires à sa subsistance, à celle de sa famille, lui offre en même temps les moyens les plus sûrs d'établir son bien-être; et il n'en existe pas de plus honorable pour contribuer à celui de son pays. Sans elle l'homme resterait en proie aux angoisses du besoin et serait livré à la dégradation de la barbarie. Les annales de l'histoire, par des preuves multipliées et constantes vous montrent combien cet art a eu d'influence sur les époques les plus mémorables. Depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, les nations les plus florissantes et les plus prospères doivent à l'agriculture la principale source de leur force et de leur richesse. On l'a répété de tout temps et personne ne saurait le nier: l'agriculture est le fondement même de la vie humaine; elle est la nourrice du genre humain. "Or, si l'homme est véritablement noble et grand, autant qu'il se rend utile à ses semblables, quelle occupation, en de hors du sacerdoce est plus utile que celle du cultivateur. Plus le monde s'est peuplé, plus il a fallu de force, de courage, de sagesse et de science pour défendre, contrôler, diriger et guérir la société; plus il a fallu d'énergie pour tirer de la terre, de la profondeur des eaux, pour utiliser et pour répandre en tous lieux, les richesses sans bornes que Dieu a mises au service de l'humanité; mais que seraient toutes ces choses sans la vie du corps? Or, c'est l'agriculture seule qui fournit à l'homme et le nourriture indispensable à la vie,

et tous ces fruits, ces produits de toutes natures qui réjouissent notre cœur.

Le travail des champs est essentiellement moralisateur. Dans ces divers travaux, le cultivateur se sent sous la dépendance immédiate de Dieu. L'homme devient le docile instrument dont se sert le Créateur dans la continuation de la création. Le cultivateur remue la terre, il lui confie le grain, il l'arrose de ses sueurs, puis son œuvre est faite; pour le reste il s'en remet à Dieu qui donne le soleil, la chaleur, la rosée rafraichissante, la pluie nécessaire.

Toutes les vertus fortes et civiles, la sobriété, l'économie, l'ordre, l'activité, la persévérance, la prévoyance, sont l'apanage du bon cultivateur. Aussi, trouve-t-on en général dans la classe agricole un jugement plus sain et plus exercé, des mœurs plus pures, des races plus fortes, une foi plus ferme, des dévouements plus nombreux. "La vie des champs, disait Columelle, est voisine si non parente de la sagesse." Un philosophe disait avec raison que c'est parmi les cultivateurs que naissent les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats. Et des soldats croyez vous que la Canada n'en aura pas besoin quelque jour. C'est quand la lutte viendra et qu'il faudra défendre notre pays contre les attaques des autres nations ou obtenir l'indépendance qu'il nous faudra des braves comme autrefois. Nos pères étaient laboureurs et c'est à cette école qu'ils ont appris le patriotisme. Ils n'ont jamais eu peur. Ils l'ont prouvé à l'Anglais par leur résistance lors de la lutte suprême, ils l'ont prouvé aux Américains à Chateauguay, ils l'ont prouvé aux Italiens en 1868 comme zouaves pontificaux et avant ont montré aux Anglais qu'ils savaient jouer de la fourche et de la faux mieux qu'eux. Il faut donc marcher sur leurs traces. Notre pays n'est pas encore assez riche pour se livrer à l'industrie. Au contraire, nous sommes dans les dettes et il faut prendre le moyen de sortir de cet état; ce moyen: c'est l'agriculture. O vous qui voulez faire travailler notre population dans les usines commencez donc par vous assurer si ces gens ont quelque chose à manger; commencez par bien examiner s'ils ne deviendront pas plus riches en récoltant eux-mêmes leur nécessaire et en travaillant pour eux-mêmes, pour l'amélioration de leur terre et par là même de leur pays plutôt que de donner servilement leur travail afin d'avoir de l'argent pour leur loyer, leur taxes, le marchand, le boulanger... Demandez-vous ceci, et, si vous y réfléchissez, vous proclamerez bien haut la supériorité de l'agriculture. Pour mieux faire comprendre cette supériorité, voyons ce que certains économistes modernes ont pensé de cette branche. Je vais vous citer une lettre du grand Frédéric au surintendant de son royaume au sujet de l'agriculture, lettre qui renferme des idées dont tout Canadien devrait bien se convaincre. Voici le texte:

“De toutes les professions, c'est l'agriculture qui est la plus utile à l'homme dans un état, qui le nourrit, qui l'enrichit, et la force réelle d'une nation est celle qui a pour base l'agriculture, parce qu'elle est au-dessus de tous les accidents étrangers. Si j'avais un homme qui me produirait deux épis de blé au lieu d'un, je le préférerais à tous les géuies politiques. Vous accorderez donc, monsieur le surintendant, une protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. C'est à la racine que je veux arroser l'arbre, les villes ne pouvant être florissantes que par la fécondité des champs. Favoriser les arts et négliger l'agriculture serait ôter les fondements d'une pyramide pour en élever le sommet. Une fois l'agriculture perdue, plus d'industrie, plus de commerce, plus d'art mécanique, plus de sciences, plus de bons principes de police et d'administration; car tout se tient dans la nature et dans la politique.”

Et quand c'est le plus grand politicien et le premier militaire de son siècle qui parle ainsi de l'agriculture, n'avons nous pas lieu d'attacher à cette profession toute l'importance que pouvait y attacher encore le génie? Rappelez-vous à ce sujet comment Henry IV et Sully surent faire succéder si promptement en France tant de prospérité et de puissance à tous les genres de désastres. Ce grand ministre, le plus économe de tous ceux qui ont régi la France, nous apprend lui-même dans ses mémoires que, quand le roi lui demande de chercher tous les moyens d'augmenter les finances il rechercha ceux qui devraient réellement diminuer la proportion des charges en accroissant la richesse publique par des encouragements donnés à l'agriculture. Un système de protection pour cette branche ne prouve pas moins la grandeur du génie que celle de la bonté; et des noms tels que Sully, Henri IV et Frédéric II, doivent aujourd'hui le recommander plus vivement que jamais à la sollicitude de tout bon gouvernement et surtout du nôtre. Tous nos grands hommes canadiens aussi ont compris l'importance et toute la beauté de cette occupation, et un de nos poètes l'a admirablement rendu dans la pièce que je vais vous lire et que je voudrais pouvoir faire résonner aux oreilles de tout cultivateur envieux du sort de l'artisan et de l'homme de peine. Elle est intitulé “Le Défricheur”:

Issu des immortels pionniers d'autrefois,  
Robuste et courageux comme l'étaient ses frères,  
Qui bravaient l'Iroquois jusque dans ses repaires,  
Une jeune bûcheron s'enfonce sous les bois.

Loin des toits orgueilleux et des pompeux pavois,  
Loin des bruits incessants des grands flots populaires  
Il se taille un domaine, et durant de longs mois  
Plonge la hache au flanc des arbres séculaires.

Quand un pan de forêt est tombé sous son fer,  
 Le défricheur y fait courir un feu d'enfer,  
 Qui dévore rameaux, mousses, racines, herbes.....

L'homme est épouvanté de son oeuvre de mort;  
 Mais il scurit bientôt, libre de tout remord,  
 En voyant devant lui rayonner l'or des gerbes.

Réunissant maintenant en faisceau les lumières qui se dégagent de cette connaissance de l'agriculture, essayons de pénétrer l'avenir, élevons les regards et tâchons de découvrir au-delà de cet horizon borné qui se nomme le présent, si c'est cette route que la race canadienne doit s'efforcer de suivre.

Un peuple qui se livre à l'agriculture est un peuple qui ne peut manquer de prospérer. Or le Canada nous fournit les plus grands avantages au développement agricole. Il est d'abord très étendu, il est aussi vaste que l'Europe, il peut contenir 28 fois les îles Britanniques. La superficie en culture s'élève à 30,167,000 acres. Il y a une étendue bien plus considérable en friche. On peut voir encore des terres vierges dans toutes les provinces et surtout dans l'Ouest. Sans compter que la qualité de la terre secondée par un climat le plus favorable tant par sa beauté que sa salubrité est propre à produire non seulement toutes les céréales, mais aussi beaucoup de fruits, pommes, poires, raisins etc. Il faut faire remarquer ici que le blé du Canada contient 10% de substances albumineuses de plus que la meilleure espèce européenne, et que 100 livres de farine canadienne donne plus de pain d'excellente qualité que n'importe quelle farine importée en Grande Bretagne aujourd'hui. La valeur annuelle des produits de la ferme au Canada est de 368 millions. Jugez maintenant de la prospérité que notre pays pourrait avoir si nous favorisons encore plus l'agriculture.

Les pays avec lesquels nous sommes en rapport sont essentiellement industriels. La culture en Angleterre ne compte pour rien. Or les produits de la terre qui sont nécessaires aux Anglais ils les viendront chercher au Canada, et non en France qui est aussi un pays agricole et qui est devenu riche par son agriculture. Oui la France est riche. J'entends nos adversaires dire qu'en 1870 on a mangé du rat au siège de Paris; mais rappelez vous bien qu'après ce même siège la France a payé 5 milliards à l'Allemagne et en peu de temps, et 5 milliards nous ne pouvons pas nous faire une idée de ce que c'est. Demandez à n'importe quelle nation industrielle d'en faire autant? Certes l'Angleterre n'ira pas chercher des produits agricoles chez son éternel ennemi, elle viendra dans sa colonie, dans le Canada qu'elle cherche à faire prospérer. Et les Etats-

Unis aussi qui sont si près de nous ne demandent pas mieux qu'on les nourrisse. Au contraire si nous tentons de nous livrer à l'industrie, la perfection des produits industriels de l'Angleterre et des Etats-Unis nous fera concurrence et nuira à notre développement. Au point de vue politique, les Canadiens étaient un peuple agricole, notre nationalité a tout à y gagner, parce que si, au lieu d'émigrer nous nous emparons de notre terre, ceci empêchera grand nombre de gens de race, de religion, de langue différente de venir s'installer dans notre pays; le Canada resterait canadien; on y parlerait le français, et même un peu d'Anglais si on le veut pour ne pas laisser tomber complètement vos affaires et nous resterions catholiques; nous serions plus nombreux que ces diverses races et nous leur imposerions notre volonté.

Oui notre fléau c'est notre émigration. Et est-ce le luxe, l'intempérance, la paresse qui dépeuplent les bords du Saint-Laurent et qui enlèvent à ce jeune pays tant de cœurs, tant de bras? Ce ne sont là que des causes exceptionnelles, la cause réelle et générale de l'émigration des Canadiens aux Etats-Unis, repose dans le faux principe d'économie politique que l'on a observé au Canada. On a semblé oublier que la richesse d'un pays devait avoir pour source première l'agriculture et la colonisation. Et c'est en voulant renverser l'ordre naturel des choses, commencer par l'industrie au détriment de l'agriculture que nous en sommes arrivés au résultat que nous voyons; le peuple est pauvre et il émigre parce qu'il est pauvre. Ensuite pour se livrer à l'industrie, il est une chose que l'agriculture ne requiert pas, c'est le capital. Un cultivateur, fort, énergique et qui veut prospérer n'a pas besoin d'autre chose que d'un domaine, de sa force, de son énergie, tandis que celui qui veut se lancer dans les affaires, s'il n'a pas de capitaux, il est sûr de faillir, et au Canada, où sont-ils ceux qui ont des capitaux? Non non, c'est l'agriculture qui fera notre prospérité. Que d'autres nations dirigent si elles le préfèrent leurs forces vers le négoce et l'industrie; pour nous Canadiens que notre principal moyen de concourir à l'avancement du Canada soit de lui assurer une ardeur toujours croissante pour l'agriculture. Ce spectacle vraiment ravissant et digne des plus belles civilisations nous serait offert sous tous les points du Canada. Si partout l'on voulait bien mettre en pratique les vérités élémentaires que nous venons d'indiquer, l'avenir nous serait assuré, car de ces ruches industrielles s'échapperaient constamment des essaims vigoureux qui iraient fonder des colonies nouvelles; de ces ruches industrielles s'échapperaient des citoyens nés au sein du travail, aux sources les plus pures de notre nationalité qui iraient constituer pour l'Eglise ou pour l'Etat des appuis solides de jeunesse et de vigueur, et fourniraient aux arts

des artistes, aux sciences des savants, aux littérateurs des lyres  
pour chanter leur origine et redire le vœu du poète.

Et je demande à Dieu que jamais ne s'efface  
Dans les cœurs canadiens le saint amour des champs.  
Que l'instrument viril qui parle dans mes chants,  
Fasse toujours grandir et prospérer ma race.

No. V.

### I. — LA PATRIE DU PAPE.

Le Pape, chef suprême de l'Eglise, n'est un étranger nulle part. Les Etats et les villes peuvent bien ne lui avoir pas concédé des droits de nationalité ou un titre de citoyen. Ce seraient d'ailleurs d'inutiles formalités qui, dans la circonstance, manqueraient de sens. Là où se trouve un catholique, véritablement respectueux de ses croyances, là aussi se trouve le Pape, avec ses droits de chef religieux, intervenant comme le guide vénéré auquel on se soumet d'un cœur libre, devrait-on pour cela contredire d'autres conseillers et les mécontenter.

Nous nous permettons de poser une question à ceux qui traitent le Pape d'étranger sur notre terre catholique de France; "Admettez-vous que les pouvoirs civils n'ont ni le droit ni l'intention d'intervenir dans les croyances religieuses?" Les mêmes hommes nous ont affirmé assez souvent qu'il en est ainsi, pour que nous hésitions à les croire. Nous leur disons maintenant: si telle est en réalité votre opinion, acceptez-en les conséquences. Le catholique ne va pas sans le Pape: c'est là une doctrine de foi. Vous ne pouvez pas les désunir sans briser la constitution de l'Eglise qui les fait inséparables. Il vous est impossible d'accepter l'un et de repousser l'autre, d'affirmer de l'un qu'il est à sa place et à son droit dans la cité et de traiter l'autre en étranger.

Comme Pape, maître et chef de l'Eglise, le Souverain Pontife n'est absorbé dans la nationalité d'aucun Etat. L'homme, qui est le Pape, peut être, au gré des circonstances, italien, anglais, allemand, appartenir à une nation quelconque: il est lié par son titre de nationalité. Mais, si vous montez à l'ordre religieux, si vous le considérez comme le chef de tous les catholiques, il n'appartient en propre à aucun peuple, parce qu'il représente les catholiques de l'univers entier et les gouverne tous.

Pape italien, c'est une appellation qui nous déplaît parce qu'elle ne répond pas à la vérité. Quoique né en Italie, le Pape n'est

pas plus italien que n'est italienne la religion catholique dont il est le représentant. Par une disposition de la Providence, il réside à Rome où il occupe le siège de Pierre. Il restait l'évêque de Rome, lorsque les révolutions promenaient dans tous les exils sa personne sacrée; il reste l'évêque de Rome sur son siège de liberté comme dans sa prison du Vatican. Mais il est l'évêque dont la puissance rayonnante, que rien n'arrête et ne peut éteindre, s'en va au loin, chez tous les peuples, éclairer l'esprit des catholiques et réchauffer leurs cœurs.

C'est ainsi qu'il est partout et partout chez lui, ce Pape auquel la dénomination d'étranger est celle qui convient le moins. Tout catholique a le droit d'affirmer que le Pape est avec lui et qu'il est lui-même avec le Pape. C'est aussi son devoir et en même temps sa force et le repos de sa conscience. Qu'il soit lui-même Français ou Autrichien, qu'il appartienne à toute autre nationalité, il se dit sans hésitation que le Pape lointain selon l'appréciation des hommes, prochain par l'intimité que produit le lien religieux, est là, avec lui, toujours chef, guide, conseiller, pour affermir ses droits de citoyen et pour rassurer sa foi.

La citoyen, vraiment catholique, n'a qu'à prêter l'oreille pour entendre la voix autorisée qui lui dicte ses obligations. Le Pape lui rappelle l'ordre de Jésus-Christ: Rendez à César ce qui est à César. Il lui fait un commandement d'aimer et de servir sa patrie, de respecter par justice la personne et les biens des autres hommes, de se dévouer par charité à ceux qui souffrent et que tous abandonnent. Est-ce là, dites-moi, la parole d'un perturbateur et d'un étranger?

Laissez donc le Chef des catholiques accomplir son œuvre de religion. Il n'en réclame pas une autre; mais celle qui lui est imposée par sa mission dans l'Eglise, il entend ne pas l'abandonner. C'est à lui que revient la sollicitude de toutes les églises, parce qu'il porte devant Dieu la responsabilité des pasteurs et du troupeau. Si la foi lui paraît menacée, il élève la voix pour avertir, reprendre et au besoin condamner. Aucune considération humaine n'est capable de l'arrêter. Son action s'exerce dans les sphères de la religion, là où ne pénètrent point les calculs de la politique et les compétitions des peuples.

On a dit de la loi de séparation qu'elle ne touche pas au dogme, que, loin d'opprimer l'Eglise de France, elle lui apporte des faveurs et ouvre devant elle une ère de liberté. Qui l'a dit? Ceux qui parlent de la sorte nous laissent le droit de leur demander s'ils sont bons juges et, ce qui est plus grave, s'ils ont autorité pour se poser dans l'Eglise en législateurs.

Le Pape proteste, et c'est lui que nous devons croire lorsqu'il déclare dans son Encyclique que les lois nouvelles mettent en péril



la foi des peuples. Une communauté chrétienne n'a pas le droit de se dire catholique, si elle viole les règles fondamentales de la hiérarchie. On n'est pas catholique en dehors des évêques et du Pape. Celui qui prétend les ignorer et échapper de la sorte à leur autorité, est un égaré. Si des chrétiens qui pensent et agissent ainsi forment groupe, il faut dire d'eux qu'ils renouvellent à leur manière le schisme déterminé, il y a cent ans, par la Constitution civile du clergé.

Les églises particulières sont liées à l'Église universelle et font corps avec elle par le dogme disciplinaire de la hiérarchie qui rassemble tous les catholiques dans l'unité. Il n'est pas permis au simple fidèle de s'isoler. La même loi d'union et d'obéissance s'impose à chacune des églises. Malgré le nombre de leurs adhérents, malgré la distinction qu'elles reconnaissent entre les prêtres et les fidèles, si elles se séparaient du Pape et des évêques, elles cesseraient d'être catholiques. Ce seraient des rameaux détachés de l'arbre, des communautés languissantes et voisines à la mort, parce que leur défection les priverait de la vie d'autorité et de grâce qui se trouve seulement dans l'union à Jésus-Christ par les évêques et par le Pape.

G. CONTESTIN.

## II. — FERDINAND BRUNETIERE.

M. Ferdinand Brunetière vient de mourir, emporté par une pneumonie qui succédait à un long épuisement.

L'éminent critique était né en 1849. Il avait donc 57 ans. Il s'éteint à l'âge où quantité d'écrivains sont encore pleins de force et ne connaissent pas depuis longtemps les joies de la grande célébrité.

Lui, de bonne heure, et vraiment sans trêve, dépensa une activité puissante, fébrile, néanmoins très ordonnée. Il s'est consumé dans le travail et dans la lutte méthodiques.

A quarante ans, il était reconnu comme un maître de la critique et de l'art oratoire. Tout jeune, dès qu'il commença à collaborer à la "Revue des Deux Mondes," vers 1875, on distinguait en lui une personnalité organisée pour exercer l'influence. Ils se montraient tout application, énergie, volonté; il avait beaucoup d'idées, qu'il soutenait avec une étonnante vigueur de tempérament; il possédait un style original, expressif, tranchant. C'était déjà quelqu'un qui se faisait sa place dans le domaine de la littérature et de la pensée.

Ce premier succès, qui en présageait tant d'autres, avait été payé largement. En se faisant choix d'une carrière, le futur critique ne possédait pas d'autre ressource que le titre de bachelier et il devait gagner son pain. Il connut la détresse matérielle. Quand, plus tard, Ferdinand Brunetière vint s'asseoir parmi les académiciens, il eut la douce et fière émotion d'entendre un de ses pairs, un de ses anciens, rappeler l'histoire d'une pauvre montre en argent portée jadis au Mont-de-Pitié par un jeune étudiant, qui, pour étudier davantage et pour vivre, donnait des leçons de diverses choses, y compris les mathématiques.

Ayant ainsi préparé le concours pour l'Ecole normale supérieure, Brunetière échoua. On a raconté plusieurs fois, et ce doit être vrai, qu'il aurait fait alors ce serment : — L'école où je n'ai pu être admis en qualité d'élève, j'y entrerai comme professeur. — Il a goûté cette belle revanche. Certainement, il eût éprouvé encore plus de surprise que d'humiliation à ne pouvoir se tenir parole.

Envers autrui, comme envers lui-même, il usait d'une loyauté pareille, où vibrait une immense énergie. Très passionné, il était cependant très sincère à l'égard des hommes et à l'égard des idées. Qu'il aimât la vérité d'un amour violent et impérieux, c'est l'évidence même ; c'est la preuve aussi de la droiture qui gouvernait son âme frémissante et inquiète.

L'ardente inquiétude caractérisait son visage et résumait l'aspect de sa personne, ainsi que l'ensemble de ses manières. Cet homme mince, de taille moyenne, aux épaules étroites, semblait chétif ; mais sa physionomie respirait l'instinct de la recherche, de la lutte et du commandement. Les yeux étaient de flamme et, à travers le binocle qu'il ne quittait point, décelaient une fournaise intérieure. Je me souviens de l'avoir entendu dire, un jour où je lui parlait de son activité inlassable et de l'étendue de ses travaux : — Mon Dieu, je puis travailler quatorze heures sans fatigue ; — et il ajoutait avec un sourire : — J'ai des yeux excellents. — Cet homme combattif savait s'abandonner et causer avec un charme très simple.

Comment il maniait la parole publique, personne ne l'ignore. Des auditoires de tout genre ont applaudi cette éloquence, qui donnait l'idée de la perfection. On n'imaginait pas un art plus net, plus aisé, plus sûr, plus élégant : toutes les ressources de l'art employées à la fois, et avec quelle justesse ! La voix était magnifique ; non quelle fût très forte, mais elle avait tant de plénitude et d'harmonie ! Merveilleusement souple, elle traduisait toutes les nuances de la pensée. Elle rendait cette pensée visible et sensible et la montrait en mouvement. Bien peu d'homme ont réussi à dire avec une

pareille exactitude, et surtout avec une pareille facilité, tout ce qu'ils voulaient dire.

Moins d'aisance dans le style écrit. Alors Brunetière semble souvent s'amuser à multiplier les obstacles; mais comme il expose les multiples aspects d'une question et comme souvent il dévoile le fond du problème!

S'étant consacré à la littérature française, Brunetière l'a tout entière analysée et classée. Il la possédait dans les moindres détails aussi bien que dans les grandes lignes. Il connaissait la biographie des auteurs non moins que le caractère spécifique des ouvrages. S'il avait des yeux excellents, il avait une mémoire extraordinaire, qui, jusqu'au bout, demeura fraîche et, en quelque sorte, intaillible.

Ces instruments si précieux étaient au service de facultés très rares et très brillantes. Nous savons tous avec quelle fermeté de vues Brunetière considérait la littérature. Il la voulait fidèle à la règle du jugement et aux lois de la pensée. Ce n'est pas le moment d'apprécier jusqu'à quel degré est exacte ou définitive sa grande classification littéraire, sa célèbre théorie de l'évolution des genres; mais il y a là, incontestablement, une visée noble et puissante. Trente volumes au moins attestent la maîtrise de Brunetière en fait de littérature.

Eloigné de nous depuis longtemps, il se rapprocha peu à peu des doctrines qui nourrissent notre âme. Ces doctrines n'avaient jamais été complètement étrangères à l'illustre écrivain. Il s'en souvint toujours et ne cessa guère d'y réfléchir. Depuis quinze ans déjà, avec un peu d'attention, on pouvait le voir s'orienter vers le catholicisme, qu'il devait défendre avec un éclatant courage, dans les jours sombres où la vérité et la liberté ont subi tant de misérables ou furieuses trahisons.

La leçon de droiture et d'élévation qu'il avait continuellement donnée dans le domaine littéraire, Brunetière l'a portée ensuite sur le terrain religieux. Il a combattu pour nous. Pour les intérêts de la religion qu'il avait publiquement embrassée, il a déployé une vaillance glorieuse et féconde.

Nous saluons avec respect et avec gratitude le maître écrivain, l'infatigable lutteur qui, ayant si bien gagné le repos, s'est endormi rasséréné par la foi à la défense de laquelle il a consacré les suprêmes ressources de ses admirables talents.

Eugène TAVERNIER.

"Univers," 10 décembre.

## III. — Bibliographie.

La Librairie BLOUD et Cie, 4, rue Madame, Paris, publie la collection à 0,60 centimes — 12 cents — sur toutes les questions les plus intéressantes.

Cette collection, *Science et Religion*, comprend déjà près de 500 opuscules parus, et un million de lecteurs. — Nous engageons vivement les Supérieurs et Directeurs des établissements d'enseignements secondaires, ainsi que les Directrices de pensionnat et d'études, à se procurer cette collection qui leur servira beaucoup à étudier un grand nombre de questions et de problèmes d'histoire. Un coup d'œil sur le catalogue leur permettra de faire un choix, selon leurs goûts et leurs ressources.

La même librairie publie simultanément la "Nouvelle collection" **La Pensée chrétienne**, textes et études, en vol. in.-16, de 2 à 4 francs. C'est une autre source plus abondante d'approvisionnement intellectuel, moral, religieux, historique.

Voilà de quoi fonder une belle et utile bibliothèque scolaire.



## TABLE DES MATIERES.

### I. — ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

I. — <b>Pédagogie</b> :	les leçons, les devoirs... ..	1
“	: étude de la grammaire fr. ... ..	37
“	: la lecture... ..	40
“	: les ouvrages élémentaires... ..	72
“	: les règles de la grammaire... ..	109
“	: l'explication des auteurs... ..	145
“	: la composition élémentaire... ..	181
“	: les sujets à traiter... ..	213
“	: les genres de composition... ..	249

II. — <b>Explications</b>	1. L'ange et l'enfant (poésie)... ..	39
“	2. Le chagrin de bébé; berceuse (poésie)... ..	72
“	3. Le petit enfant; babil des enfants... ..	110
“	4. La pensée; un modèle de foi (poésie)... ..	146
“	5. Le petit savoyard (poésie)... ..	183
“	6. “ “ “ .....	214
“	7. “ “ “ .....	250

III. — <b>Compositions</b>	1. Les pêcheurs canadiens; le nouvel an... ..	6
“	2. Mon chien; un bon livre... ..	42
“	3. Le tableau noir; le bureau du maître... ..	74
“	4. Les bancs ou pupitres... ..	76
“	5. Sur les adjectifs... ..	112
“	6. Sujets divers... ..	149
“	7. Le vêtement; la robe; le chapeau... ..	151
“	8. Le marteau; la hache... ..	182
“	9. Le jeu en général; collin-maillard... ..	214
“	10. L'imitation... ..	249

### II. — HISTOIRE DU CANADA.

X <b>Leçon</b> :	L'Acadie... ..	8
XI	“ : Vaudreuil... ..	32
XII	“ : La Louisiane... ..	77
XIII	“ : La Vérendrye... ..	113
XIV	“ : Fondation d'Halifax... ..	151
XV	“ : Jumonville... ..	187

XVI	"	: Déportation des Acadiens... ..	217
XVII	"	: Montcalm; Carillon... ..	353

### III. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

I. — Pédagogie :	La première classe de l'année... ..	12
"	: Les classes supérieures... ..	15
"	: La rareté des punitions... ..	40
"	: La connaissance des élèves... ..	80
"	: L'emploi du temps... ..	116
"	: La correction des devoirs... ..	154
"	: Les leçons... ..	190
"	: Les genres de compositions... ..	256
II. — Syntaxe, littérature française, poésies expliquées :		
1.	L'étude du français... ..	13
2.	Sur l'art de lire: explication... ..	14
3.	A la mère d'un enfant mort (poésie)... ..	14
4.	L'enfant au berceau (poésie)... ..	16
5.	A Mgr Duhamel... ..	17
6.	L'étude du français... ..	40
7.	Les Innocents (poésies)... ..	48
8.	La fenêtre de la morte (poésie)... ..	49
9.	L'homme; Justice divine... ..	50
10.	Sujets: Un homme... ..	80
11.	Le sommeil d'un enfant (poésie)... ..	82
12.	La source... ..	83
13.	A Mgr Duhamel... ..	85
14.	Sujets: Un grand homme... ..	117
15.	La joie du Crucifié (poésie)... ..	119
16.	Le baiser rendu... ..	121
17.	"Voilà ton fils"; A Mgr Duhamel... ..	123
18.	Sujets: Un roi... ..	155
19.	Un bon conseil; les bienfaits du commerce... ..	157
20.	La langue française; la goutte d'eau... ..	158
21.	L'amateur de tulipes (explication)... ..	160
22.	Comment on doit écrire une lettre... ..	161
23.	Sujets: Une école littéraire... ..	191
24.	Le babillard (poésie)... ..	191
25.	La goutte d'eau (poésie)... ..	193
26.	Récit de voyage... ..	219
27.	Élégie en prose: Les morts... ..	223
28.	Exercices pratiques: Lettres... ..	257
29.	France, écoute bien! (poésie)... ..	259
30.	Jours gris; l'automne... ..	260

## III. — Histoire d'Angleterre.

I	Leçon	1. Pédagogie: méthodes...	25
	"	2. Période de formation (I-XI siècles).....	25
II	"	3. Période du moyen âge... ..	52
III	"	4. La conquête normande... ..	80
IV	"	5. Les Plantagenêts ou Angevins... ..	124
V	"	6. L'Angleterre et la Guerre de Cent ans.....	163
VI	"	7. " " " " .....	197
VII	"	8. " " " " .....	231
VIII	"	9. La Guerre des Deux-Roses ... ..	268

## IV. — Mots dérivés du grec.

1.	Les noms de nombre... ..	20
2.	Les noms de nombres... ..	50
3.	Les noms de nombre... ..	99
4.	Les adverbes: <i>a, an</i> ... ..	130
5.	Les adverbes: <i>a, an; amphi</i> ... ..	167
6.	Les prépositions: <i>ana</i> ... ..	195
7.	Les prépositions: <i>anti</i> et <i>apo</i> ... ..	226
8.	Les prépositions: <i>archi; cata; dia</i> ... ..	264

## V. — Littérature grecque.

1.	Notions préliminaires: origines, pays, langue.....	19
2.	Caractères généraux: nationale, religieuse... ..	54
3.	Division: Période des hymnes... ..	55
4.	Période épique: Iliade, fond... ..	98
5.	" : " " .....	128
6.	" : " " personnages .....	165
7.	" : " " les hommes... ..	195
8.	" : " " les hommes... ..	228
9.	" : " " les femmes... ..	266

## VI. — Littérature latine: notions préliminaires... .. 23

## VII. — Littérature canadienne.

1.	Préliminaires: origines, pays, climat, langue.....	60
2.	" : causes de sa lente éclosion... ..	89
3.	Son existence. Division en périodes... ..	91
4.	Sous la domination française: les Mémoires... ..	131
5.	Jacques Cartier: fond et forme de l'œuvre... ..	132
6.	Jacques Cartier: extraits; jugement... ..	169
7.	Jean Alphonse et Roberval... ..	199
8.	Marc Lescarbot: œuvre; jugement... ..	200

## VIII. — Philosophie.

1. Eléments de psychologie: beau et art .....	27
2. Association des idées... ..	104
3. Intelligence: l'attention... ..	135
4. " : l'abstraction; la comparaison... ..	171
5. La loi... ..	238

## IX. — Divers Sujets.

1. Les débats littéraires (plans)	
a) L'agriculture; b) la culture intellectuelle.....	21
2. Les prix de vertu, en 1905: réfutation du discours de M. Deschanel... ..	30, 68
3. Le mensonge du pacifisme (Brunetière).....	32, 67, 103
4. A propos de Sarah Bernhardt... ..	34
5. Mon idéal de la conversation (devoir d'élève).....	61
6. Etude littéraire sur "le Malade imaginaire".....	62
7. La Fontaine (Devoir d'élève)... ..	100
4. Une première communion (devoir modèle).....	92
9. Extrait d'un discours du P. Coubé... ..	96
10. Loch-Maria: drame en vers apprécié... ..	106
11. La Bruyère (résumé du discours de M. Le Bel).....	137
12. Compositions et plans: une école élémentaire.....	173
13. Une parole prophétique: Card. Pie... ..	175
14. Les Israélites contemporains... ..	140, 176
15. Les romans condamnés: Balzac, etc... ..	142, 178, 240
16. Les chûtes du Niagara.....	202
17. La catastrophe de San-Francisco... ..	205
18. Les débats au Juniorat: M. Bourassa... ..	209
19. " " : M. Leclerc... ..	270
20. " " : M. Marchand... ..	276
21. " " : M. Martel... ..	282
22. La Patrie du pape... ..	287
23. M. Brunetière... ..	289

AVIS IMPORTANT. — Nous devons, pour des raisons diverses, suspendre la publication de la "Revue littéraire